

collection V2O / Roman

du même auteur

Milieu, Éditions Vanloo, 2021

©2022 Éditions Vanloo
D9 résidence Saint-Donat
5 chemin de Saint-Donat
13100 Aix-en-Provence
contact : editions.vanloo@gmail.com

graphisme : Maxime Sudol

horizon de glace

C'est le bord de la ville et l'horizon est plat, c'est une plaine, les herbes craquent de froid sous les pieds de Dan, ses doigts sont bleus, il vient du sud et de sa bouche sort un nuage. L'après-midi est presque terminée, une lumière sans aucune chaleur éclaire la gauche de son visage.

Marie est assise dos à sa maison, ses bras sont croisés, elle voit Dan, il est encore si loin, il s'approche en traversant l'air.

Une troisième personne est là.

Kazimir est aussi éclairé par le froid du soleil, il vient du nord, il fait craquer le givre, et ses oreilles sont rouges. Dan s'arrête devant lui, il lève les mains pour montrer ses doigts, Kazimir n'a jamais vu des doigts si bleus, alors il se pince les lèvres avec les dents, il montre ses propres oreilles qui sont très rouges, il les pointe avec ses index.

Les doigts les plus bleus, en face des oreilles les plus rouges.

Et puis tous les deux se tournent vers Marie, ils marchent dans sa direction, ils passent tout près d'elle, et juste avant de continuer leur chemin, vers leur immeuble, juste avant de disparaître, ils lui disent que tout se brise sur le sol, que tout ce qui craque est transformé en rayons, ils disent qu'il faut des yeux pour les voir.

la porte rose

Dire que le vent est froid est une chose, déplacer les lèvres c'est la même chose. Dan parle assez fort pour que Kazimir entende, et s'il entend il répondra peut-être que le froid est glacé.

Mais Kazimir n'entend pas, car il n'est plus à côté de Dan. Il devait le suivre, il devait aller avec lui jusqu'à la porte rose. Derrière cette porte c'est chez Dan, ses affaires s'y trouvent, tout ce qui est à lui.

Kazimir a disparu.

Au cinquième étage du même immeuble, il y a deux portes, la rose de Dan et la blanche de Kazimir.

Dan a toujours connu le rose de cette porte, mais c'est un rose qui a été pâle, il y a un an il n'était presque plus rose. Et puis un jour tout a changé, il est parti le matin, et le soir cette porte était peinte d'un rose très vif, elle n'avait plus aucune pâleur, quelqu'un avait étalé toute cette peinture, mais il n'a jamais su qui, il n'a jamais voulu savoir.

Kazimir : Dan crie son nom très fort puisqu'il a disparu de sa vue.

Aucune réponse ne sera entendue.

Parce qu'il n'y en aura pas.

Autour de Dan il n'y a que des maisons. D'un côté de la route celles qui ont des murs de pierre, et de l'autre côté celles qui ont les murs lisses, ce sont ses préférées, il les aime.

Il traverse la route, elle est plate, gris foncé, c'est la route de la rue des violettes, il marche vers le numéro dix-huit. Il sait que cette maison est habitée par une personne qu'il connaît, il pense qu'elle lui répondra, d'une façon ou d'une autre, s'il se fait entendre.

Le trottoir est bosselé, de toutes petites herbes givrées sortent de toutes petites fissures, Dan les piétine.

Il sort une main de sa poche, le bleu de ses doigts est toujours très bleu, il lève la main et tend un doigt, il vise un petit bouton sur la barrière de la maison dix-huit, il appuie dessus, une invisible petite cloche retentit.

Le bouton se trouve à la hauteur exacte de ses yeux.

Il est dos à la route, il attend une réponse, son blouson est rouge, son sac à dos est vert, il attend et ne sonnera pas de nouveau, il ne sonne toujours qu'une seule fois, jamais deux, il suffit d'une fois pour se faire entendre, et si personne ne répond ça veut dire qu'il ne fallait pas sonner.

Un rideau bouge au premier étage, il se déplace et revient à sa place, ça va très vite, c'était la main de Paul, le rideau de sa chambre.

Mais Paul ne se montre pas, il n'ouvre pas la fenêtre, il n'ouvre pas la porte, Dan pense à jeter une pierre dans une vitre mais la nuit va tomber, elle arrive toujours très rapidement. Dan doit être attentif car il pourrait disparaître dans cette nuit, et jamais personne ne le reverrait, il ne sait pas si quelqu'un s'en rendrait compte, si quelqu'un demanderait où est Dan, au bout de quelques heures, ou au bout de quelques jours.

Alors il se dirige vers son appartement, vers l'allée des soucis.

Il faut d'abord passer entre des maisons, et puis longer une grande route vers le nord. C'est sur cette route que Dan s'arrête maintenant, il ne peut plus bouger du tout. Il regarde deux garçons qui attendent une voiture pour les emmener quelque part, une voiture qui s'arrêtera et qui repartira.

Il ne bouge plus car il sent une main qui l'étrangle, elle lui sert la gorge. Cette main a tout paralysé chez lui, ses pieds sont collés sur le sol, ses bras sont collés le long de son corps, ses yeux sont collés sur les garçons.

Mais il n'y a aucune main sur sa gorge, il s'en rend compte.

Le premier garçon est proche de la route, le deuxième a le dos posé contre un mur de béton. Tous les deux ont les pieds sur le sol, le garçon du mur tord son bassin d'un côté puis de l'autre sans bouger les pieds, c'est une danse sans musique. Celui de la route bouge ses

pieds d'avant en arrière, il envahit le trottoir de son corps tendu et très raide, c'est une danse aussi, et sa tête bouge de gauche à droite pour suivre les voitures, le garçon du mur fait la même chose, avec un retard, la tête du garçon de la route guide celle du garçon du mur.

Dan remarque tout ça, il les regarde sans bouger, il attend. Et ce qu'il voit maintenant c'est le regard du garçon du mur qui ne suit plus celui de l'autre, il regarde le ciel pendant une seconde, et le sol pendant une autre seconde, et finalement regarde Dan droit dans les yeux.

Il dit qu'il faut laisser passer le petit, qu'il faut le laisser continuer son chemin.

Dan n'arrivera jamais chez lui dans une nuit si sombre, c'est ce que répond l'autre garçon, il sera attaqué, il faudra courir si vite qu'il n'aura plus aucun souffle.

Un cœur sans souffle ne peut pas continuer à battre, il finit par s'arrêter pour toujours.

Dan sent que tout devient liquide sous sa peau.

Il est juste devant eux, ses genoux sont mous, il sent une chaleur très grande, et d'un seul coup il se met à courir le plus vite possible, il atteint une vitesse immense, une vitesse jamais atteinte. Des lu-

mières passent de chaque côté de son visage, sa bouche est grande ouverte, beaucoup d'air y entre et beaucoup en sort.

Il se retourne, une voiture s'arrête au loin, elle freine très fort, elle écrase presque les deux garçons, ils reculent pour éviter la voiture, la portière s'ouvre, maintenant ils sautent dedans, elle repart très vite, la voiture dépasse Dan, elle va droit devant, il ne la voit déjà plus.

Dan tourne à gauche dans l'allée de son immeuble, il a la clé de la porte rose, elle est toujours autour de son cou, il a très peur de la perdre mais elle n'a jamais été perdue. Avant de l'ouvrir, il sonne à celle de Kazimir, son père ouvre, il regarde Dan plusieurs secondes et dit : Kazimir est occupé, au revoir Dan.

Alors il fait demi-tour, il entre chez lui, il claque la porte.

Dan a les joues rouges comme les oreilles de Kazimir. Le bureau est fermé, personne d'autre que son père n'y entre. Dan colle son oreille contre la porte, il entend une musique très douce, une voix qui chante, elle dit quelque chose à propos d'une petite main dans une autre, d'une montagne qui sera escaladée, de fleurs et de printemps, la voix se demande si les choses sont vraies.

Une chanson aussi belle, Dan n'en connaît aucune autre.

La porte s'ouvre, il dit bonjour, son père demande ce qu'il veut, il veut juste entendre la chanson une fois de plus, son père répond

qu'il n'y a pas de chanson dans ce bureau, il n'y en aura pas, car il ne laissera jamais quelqu'un chanter dans cet endroit.

Parfois, comme maintenant, le père de Dan regarde Dan, il le regarde de ses yeux dont la couche extérieure brille, une très fine vitre recouvre son œil.

Donc il fixe Dan de son regard, ses paupières ne bougent plus, et Dan se sent creusé de l'intérieur, il attend longtemps et finit par se tourner, il court dans sa chambre, son père déplace de nouveau ses paupières, il retourne dans le bureau et ferme la porte.

Les couleurs de sa chambre : jaune par terre, blanc sur les murs, bleu sur le plafond, c'est le sable, l'air et le ciel, c'est Dan qui le dit.

Ce qu'il préfère de sa chambre : la radio, le lit, le bureau.

Le bureau a des tiroirs. Le tiroir le plus haut est plein de crayons de couleur. Le deuxième tiroir est rempli de feuilles blanches. Le troisième tiroir est le mélange du premier et du deuxième tiroir : des feuilles coloriées de la main de Dan, avec une seule couleur par feuille.

Maintenant Dan prend un crayon rose et une feuille blanche.

Une voix crie quelque chose, il ne distingue pas bien les mots mais il sait ce que ça veut dire, mais Dan veut finir de colorier cette feuille.

La porte de sa chambre s'ouvre, blanche comme le mur, c'est son père, il lui dit de lâcher ce crayon rose immédiatement, il lui dit : lorsque tu entends ma voix, tu dois tout arrêter.

Ce que Dan fait, il arrête de colorier, il lâche le crayon.

La feuille blanche n'est plus complètement blanche.

C'est un rectangle rose dans un rectangle blanc. Dan arrive dans la plus grande pièce, on y mange, on y regarde la télévision. Autour de cette table, le père de Dan et la sœur de Dan qui l'attendent.

La sœur de Dan s'appelle Nina.

D'un certain endroit de la pièce, on peut voir les visages de Nina et Dan et le dos de leur père.

Ce silence est un grand silence sans aucun mot, un silence plein de bruits, des choses sont croquées, mâchées, des couverts sont tapés sur les assiettes, des couteaux coupent, des gorges avalent, de l'eau passe dans les corps, des serviettes essuient les bouches.

Nina demande pourquoi leur mère ne vient pas mais le silence continue.

Et puis le père dit : on se lève.

Ces mots veulent dire que c'est fini, les assiettes et le silence reviendront demain comme chaque soir.

Au bout du couloir Nina appelle Dan, il se retourne, elle lui jette une pomme de pin en plein visage, sur sa lèvre du haut, Dan court vers Nina mais elle a déjà fermé la porte de sa chambre. Il croit que le sang coule de sa bouche par sa peau ouverte, il passe sa main dessus, mais il n'y a aucun liquide rouge, et le miroir de la salle de bain lui montre sa propre bouche sans aucune trace, alors il va dans sa chambre pour écouter la radio.

Le bouton on/off, Dan le pousse, à l'instant suivant des voix passent dans des fils qui vont jusqu'à ses oreilles.

Les autres boutons, il n'a plus besoin d'y toucher, depuis longtemps.

Les voix disent que certaines choses séparées de nous d'un seul centimètre ne sont pas senties du tout, mais que d'autres choses éloignées de cent kilomètres sont très bien senties. Elles disent que l'inverse est vrai aussi, parfois, et que personne ne peut dire pourquoi, personne ne peut expliquer, mais parfois des petites particules par milliards viennent sur nous, et ne donnent aucune sensation, et il suffit de faire un seul pas de plus pour les sentir, un seul tout petit pas, et suite à ce pas, ces milliards de petits corps sont sentis. Ce que les voix disent à propos des petites choses, c'est que tout le monde les sent toujours mais personne ne les sent jamais. Elles disent aussi que, peut-être, ces choses qui ne sont pas senties peuvent

l'être, mais les voix ne savent pas, elles ne savent pas comment faire pour sentir à la place de ne pas sentir.

Dan s'endort avec les écouteurs dans les oreilles.

Mais quatre heures plus tard, alors que tout est très sombre, ses yeux s'ouvrent à cause de la radio qui le dérange, parce que les voix parlent encore, alors, pour ne plus en entendre une seule, il pousse le bouton vers off.

Maintenant que la radio est éteinte il n'y a plus aucun son, il n'y a plus aucun bruit, ni aucune voix parlant de ce que Dan ne comprend pas, plus rien n'entre dans ses oreilles, mais il reste des milliards de petites choses, qui sont trop proches de lui pour être entendues, ou trop éloignées pour ne pas l'être.

fumée de poussière

L'entrepôt est droit devant, couvert de métal gris, du métal d'entrepôt, c'est une vue métallique. De l'air se déplace, mais l'air n'a pas d'image. Et, en plein centre de l'entrepôt, une porte, elle aussi de métal, une porte impossible à ouvrir sans une clé, impossible à ouvrir sans appuyer sur une poignée, c'est une porte rouge qui brille, une porte dont le soleil montre tous les reflets rouges.

Minuit est passé depuis huit heures.

Une voiture approche, son bruit est d'abord plus petit que tous les bruits, puis il devient très grand, la voiture étant si proche, la voiture étant maintenant arrêtée devant la porte, une voiture bleu clair, plus clair que tous les ciels qui existent.

Le volant est tenu par deux mains qui sont la suite de deux bras, deux bras entourés d'un tissu blanc, puis d'un tissu gris, un gris qui n'a rien de métallique. Le volant est donc tenu par une personne, elle regarde loin devant la voiture, dans une ligne d'œil, horizontale comme aucune autre ligne.

La main droite de cet homme tourne la clé, comme des aiguilles de montre à l'envers, alors tout est stoppé sous le capot, les six cylindres ne font plus aucun mouvement, s'ils continuent à ne rien faire pendant assez longtemps ils atteindront une froideur de zéro degré Celsius. La main gauche de cet homme quitte le volant, elle trouve la poignée de la porte, elle l'ouvre et l'homme sort tout

entier en plein dans l'air, il sent la dureté du sol, il le claque de ses deux semelles.

Il ouvre la porte rouge.

À l'intérieur, une voix dit : Sam, tu ne peux plus entrer, plus rien ne doit tourner sous ta clé, nous changerons toutes les serrures, pour que toi, Sam, tu ne puisses plus rien faire ici, pour que tu ne puisses plus venir.

Alors Sam, avec tant de force, jette sa clé à l'intérieur de l'entrepôt, vers la voix, et sort, il se tient dos à cette porte ouverte, et il dit quelque chose, très faiblement : tout le béton du monde sera cassé, les rayons du soleil brûleront le reste avec son feu.

Et Sam ne dit plus rien.

Il entre dans sa voiture, il la démarre, il accélère pour faire tourner les roues à la plus grande vitesse possible, elle soulève un nuage de poussière, et puis un choc très grand est entendu, c'est celui de la voiture contre un mur de béton. De toute la ville, il n'y a qu'un seul mur au milieu d'une route, c'est celui-ci, Greg le contourne tous les jours de la semaine, pour aller à l'école.

La voiture est cassée de partout, elle est déformée, le mur ne l'est pas, et Sam est mort.

Greg a tout vu dès le départ, la seule personne qui a tout vu c'est lui, il a aussi tout entendu.

Maintenant il s'approche de la voiture, et à force de s'approcher il se retrouve devant Sam, il voit sa tête qui est brisée, elle est appuyée contre le pare-brise cassé, un sang rouge coule. Greg n'avait jamais vu ça, il n'avait jamais vu tant de sang.

Et d'un seul coup, plus aucune lumière ne rentre dans les yeux de Greg et il tombe par terre.

Au bout de quelques secondes ses yeux s'ouvrent, il voit le jour, il est allongé sur le sol de poussière juste à côté de Sam, juste en dessous d'une fumée grise qui passe devant le ciel.

mille pas

Il est huit heures vingt-cinq, Rose attend cette heure précise depuis quinze minutes, elle ne quitte jamais sa maison avant, et lorsqu'on lui demande pourquoi, elle répond que c'est elle qui décide et que c'est une chose dont elle ne veut pas parler.

Sa maison porte le numéro quarante-sept, la maison quarante-cinq est celle de son voisin qu'elle n'aime pas, elle met un dessin de tête de mort chaque matin dans sa boîte à lettres. À cet endroit une racine pousse en dessous du trottoir, Rose met le pied sur la bosse, c'est une minuscule colline, le bitume est craqué, sa tête monte de plusieurs centimètres et redescend mais il serait faux de dire qu'elle a changé de taille.

La peau de Rose est froide à cause de la glace qu'elle a touchée un jour, c'est une glace qui a laissé le froid sur elle.

Rose est dans la ruelle devant sa maison, il est écrit rue des jonquilles sur le panneau, mais ce n'est pas une rue, c'est une ruelle.

Une ruelle est une rue qui a de la petitesse.

Elle passe devant le portail vert qui empêche un chien de lui sauter dessus, ce chien fait disparaître la couleur verte des barreaux en les mordant de ses dents, il fait apparaître le gris du métal. Si ce portail n'existait pas les dents du chien couperaient la peau de Rose, elle irait à l'hôpital, elle en sortirait ou non, certaines personnes auraient des larmes et demanderaient à Rose : qu'est-ce qui s'est passé,

comment des dents ont pu te mordre. Mais aujourd'hui comme tous les jours le portail existe, elle tremble pendant des secondes entières, c'est l'idée de la morsure qui fait trembler et qui fait claquer des dents.

Les dents se cogneront aussi les unes aux autres tout à l'heure, lorsqu'elle mangera des pommes de terre, assise à côté de Dan, et lorsqu'elle mâchera du pain, à côté de Max, à la cantine.

Juste devant Rose, il y a une branche qu'elle voit depuis des semaines, c'est une branche fine qui vient d'un arbre, elle passe juste un centimètre au-dessus de sa tête, un seul petit centimètre, bientôt elle la touchera de son crâne, il faudra qu'elle se baisse, sauf si elle ne grandit pas, sauf si la branche perd son existence.

Elle se rappelle d'une phrase : attention à ne pas marcher sur des morceaux de bois, attention aux clous qui dépassent du bois, et qui se plantent dans les pieds. C'est une personne beaucoup plus grande qui a dit ça, elle lui a dit de bien écouter cette phrase, de bien la comprendre. Rose s'en souvient car il y a un morceau de meuble cassé, posé sur le trottoir, elle a bien compris, si elle marche dessus des clous s'enfonceront dans ses pieds. Ce morceau de bois est très humide, elle le regarde de près, une fine pellicule d'eau le recouvre, une pellicule qui recouvre le bois, et qui entre dedans aussi, cette eau attaque les photos qui sont dans ce morceau de meuble, dans ce tiroir.

Rose se voit dans ces photos, mais elle est plus vieille, elle n'est pas sûre que ce soit elle, mais elle connaît ce tiroir, jaune avec de petites fleurs bleues, chez elle, dans son grenier, elle déchire les photos et jette les morceaux en l'air, elle ne veut pas se voir, ni elle ni personne d'autre.

Aucun clou ne dépasse du bois.

Elle compte un, elle compte deux, et jusqu'à douze, elle recommence, jusqu'au vingt-quatrième pas, posé sur le sol exactement vingt-quatre heures après la même heure qu'hier, puis elle attend sans un geste.

Ses yeux sont fermés, elle est dans le noir, sa sœur est juste devant ses paupières, elle les ouvre à peine et elle n'est plus là. Elle les ferme encore, et tout recommence, sa sœur réapparaît, elle remue sa main, elle pose ses doigts sur sa propre bouche pour lui envoyer un baiser, Rose le reçoit, elle le sent sur sa joue dans le noir de ses paupières, mais dans le jour il n'y a aucun baiser, il ne reste rien de sa sœur.

Une petite télévision est posée sur une poubelle, elle doit être cassée à l'intérieur, une étincelle a dû faire brûler quelque chose, il suffit d'un tout petit éclair dans l'écran, une petite foudre loin de tous les yeux, un petit feu qui a fait la plus petite fumée du monde. La tête de Rose est pleine de cette fumée, elle pense aux pneus d'une voiture qui brûle, ses roues sont tournées vers le ciel, le feu la

transforme en petites cendres, des morceaux très légers s'envolent et retombent tout autour de Rose. Tout ce feu est si chaud, il abîme tout ce qu'il touche, elle a vu ces flammes il y a longtemps, dans une télévision, elle y pense encore.

Un jour, Rose trouvera une pelouse, ni froide ni chaude, tous les brins seront verts autour d'elle, comme le jardin de la maison cent-douze, le jardin le plus vert de toute la ruelle. Cent-quatorze, cent-seize, c'est le dernier numéro, elle tourne à droite et ça recommence à deux, c'est la rue de la campagne.

Jamais Rose n'a vu ni campagne ni jonquilles, elle ne comprend pas les noms.

Elle ne pense qu'à des tulipes, soit un bouquet de tulipes rouges, soit à une seule qui est blanche et qui perd ses pétales, dont un premier pétale tombe vers le bas, puis tous les autres, elle les retrouvera dans tous les endroits qu'elle traversera, elle en aura jusqu'à la cheville, jusqu'à la taille, jusqu'au cou, un jour, et lorsqu'ils seront au-dessus de sa tête elle fera tout pour remonter à la surface, et nagera le plus loin possible pour trouver une plage faite de grains minuscules, et sous un grain, il se trouvera le cœur de qui elle sait, le cœur de son amoureux, elle soulèvera ce grain, elle verra ce cœur en plein jour.

Les choses qui tombent ne disparaissent jamais mais il faut savoir les retrouver.

Les doigts de Rose sont dans des gants de laine, cinq doigts de main dans chaque gant, pas un de moins ni un de plus, le froid touche sa peau qui craque de froid, de petits morceaux se décollent, ils se répandraient dans l'air sans les gants qui les retiennent, ce sont des peaux mortes, ce sont de tout petits cerfs-volants sans ficelle, lorsque ces petites peaux se décrochent c'est fini, il est impossible de les retrouver.

Si Rose met un pied, ne serait-ce qu'un seul, dans le trou du trottoir devant elle, sa cheville se tordra, et gonflera, sa jambe entière traînera sur le sol, tout le monde saura que Rose arrive, tout le monde dira que cette cheville est celle de l'éléphant, dix fois plus large que les autres chevilles, cent fois plus lourde, celle qui ne peut plus être soulevée, celle qui ne peut que traîner par terre.

Mais aujourd'hui la cheville de Rose est normale, elle arrivera, elle s'assiéra sur une chaise, elle ouvrira ses oreilles, son ventre sera serré car elle ne saura pas ce qu'il faut savoir, elle ne connaît pas la leçon, elle ne pourra pas faire ce qu'il faudra. Sa peau craquelée de froid sera triste, sa tristesse se répandra sur toute personne qui sera à moins de trois mètres d'elle, chez les autres il n'y aura rien, ils ne sauront même pas que Rose se trouve quelque part, à plus de trois mètres d'eux, sauf s'ils s'approchent, alors ils apercevront Rose, ils penseront quelque chose de Rose puisqu'ils verront les craquelures de sa peau, ils sentiront sa tristesse.

Le mur que Rose voit maintenant fait ralentir ses pas, il se trouve encore loin d'elle, mais il est si proche, il fait accélérer son cœur, mais tout le reste ralentit en elle, tous ses organes vitaux, quand s'arrêteront-ils complètement, c'est une question qu'elle se pose.

Voilà une autre question de rose : est-ce qu'elle retrouvera la châtaigne qu'elle a laissée sous la terre il y a des années, dans le trou creusé avec ses mains, est-ce qu'un arbre à crème de châtaigne aura poussé à cet endroit, un arbre avec des fruits pleins d'aiguilles piquantes, est-ce que seulement elle retrouvera l'endroit. Si l'arbre n'a pas poussé il restera la châtaigne, elle la tapera avec ses doigts comme une bille, pour l'envoyer le plus loin possible, juste assez pour ne plus jamais la trouver. La même chose que le jour où elle a cherché une bille bleue, sous le bleu du ciel, une bille d'une couleur sous la même couleur, c'est une bille impossible à trouver, une bille invisible, et ce jour dans les yeux brillants de Rose il y a eu des milliers de larmes, autant de larmes couleront pour la châtaigne, elles tomberont sur ses chaussures une par une.

Les larmes sont l'eau la plus claire, l'eau qui vient de l'endroit le plus pur, une eau qui peut circuler sur les yeux sans troubler la vue ni donner du flou, l'eau de la tristesse, si lourde qu'elle va toujours vers le bas. L'eau des larmes est une petite banquise perpétuelle qui fond lorsque la chaleur est grande.

Il y a toujours assez de larmes.

Rose sait qu'il faut oublier, parce qu'elle a entendu une fille le dire, une fille très grande, très belle, qui partait en courant, que Rose a vu courir de ses yeux, et dont les pas ne faisaient aucun bruit, il n'y avait rien sous les semelles de ses chaussures, elle disait pendant sa course : oublie-moi mon amour.

Elle arrive, elle passe la grille comme beaucoup de matins, elle attend Max dans la cour, comme à chaque fois, mais pour la première fois il n'est pas là, la grande horloge indique huit heures vingt-neuf, elle regarde partout dans la cour, elle demande si Lili n'a pas vu Max, elle demande à Dan, à Kim, personne ne l'a, elle tremble, elle regarde encore l'horloge, il est exactement huit heures trente, et c'est la seule chose que Rose pense.

propagation

La salle est pleine d'enfants, toutes leurs attentions sont dirigées vers quelqu'un qui prononce tous les noms, un par un. Mais une de ces personnes n'entend pas le sien, elle est exactement au centre de la salle, elle n'entend rien du tout depuis huit heures cinq à part des bruits de vagues, elle entend la même chose que dans un coquillage. La voix répète son nom, Greg, et le répète encore, puis elle dit : toi, maintenant, tu te lèves, tu restes debout, tu regardes le mur, tu reviendras à ta place si tu réponds. La voix s'adresse à Greg mais il ne fait toujours rien, il ne peut pas faire plus que ça, il ne fait que respirer, et même ça pourrait s'arrêter, il pourrait retenir son souffle à jamais.

Lili est assise à côté de Greg, elle tape dans ses côtes avec son coude, il devrait crier la douleur mais il ne crie pas, il ne fait que déformer son visage et tordre sa bouche, sans aucun son. Lili voit la grimace de Greg et sent sa propre bouche se tordre aussi, alors elle regarde le grand tableau noir, juste en face d'elle, pour ne plus voir Greg, mais elle ne perd pas sa grimace.

La voix qui prononce les noms est celle de madame Isa, elle a terminé la liste, tout le monde a répondu sauf Greg et Lili, elle oublie leur existence, puis elle lit un texte, le plus fort possible, c'est une histoire d'animaux qui cassent la cruche en récoltant des œufs posés sur le sol, ils ne peuvent plus entrer dans aucun récipient ni aucun corps creux permettant de les déplacer, et les animaux regardent les morceaux de la cruche, ils disent que la porcelaine n'est pas de la

roche et que la différence se trouve dans les débris, car la cassure de la porcelaine brille, alors que celle de la roche n'a aucun reflet.

Mais de tout ça, Greg, n'entend rien que des vagues, rien que les coquillages de ses oreilles. Et juste autour de lui, Lili et d'autres commencent aussi à entendre comme dans des coquillages, ils sentent un vertige, leur vue n'est plus que du trouble, et les choses ne sont plus les choses. Autour de Greg et ces quatre personnes, il existe une frontière, entre le vertige et l'absence de vertige

Madame Isa parle maintenant d'un oiseau, elle dit que tout le monde sait, que tout le monde a déjà entendu parler de lui, et que tout le monde est au courant de la branche, au courant du fromage, et de l'être roux qui vit sur le sol. Oui, tout le monde a su mais plus personne ne peut dire ce qui se passe, comment l'histoire continue. Il n'y a aucun bruit, aucun bras ne bouge, aucune tête n'oscille, rien du tout.

Cette salle entière c'est Greg, il est assis au centre et il est assis partout, il n'y a plus de frontière, il y a du vertige partout dans la classe.

Personne n'a répondu à madame Isa, elle s'assoit.

Encore quelques mots, elle dit que Max est absent, ou alors qu'il est très difficile à voir, présent mais invisible, elle parle de Max le tordu, de Max le petit malade. Et puis elle ne dit plus rien, elle ne bouge plus, elle est derrière son bureau, les bras dessus bien à plat,

elle est fixe, elle est Greg, toute cette pièce est Greg, il est jusque dans les murs, dans la durée, il est chaque seconde et chaque poussière de cette salle.

Et tout cela continue jusqu'à la sonnerie, c'est la même que tous les jours mais d'habitude c'est une épée qui tranche les paroles, aujourd'hui elle n'est rien, puisque rien ni personne ne fait quoi que ce soit, ou ne bouge un tout petit peu, elle n'a rien à trancher, personne ne comprend que c'est fini car il n'y a rien à arrêter.

Tous les enfants restent assis, madame Isa reste assise, et Greg continue d'être partout, il continue et il continuera, rien de plus n'est possible pour l'instant, rien sauf entendre des vagues.

allers-retours

La chambre de Max est recouverte de brindilles.

Ce matin, il a fait des allers et des retours pour les apporter dans sa chambre.

Il en a compté douze à chaque fois, et la treizième, il ne la prenait pas.

Cent-dix-huit allers avec cent-dix-huit retours, entre le parc, de l'autre côté de la rue, et sa chambre.

Mille-quatre-cent-seize brindilles éparpillées sur le sol de sa chambre.

Un nid.

Il était tout seul ce matin, on lui a dit : tu pars à l'école dans quinze minutes, tu fermes la porte avec la clé puisque toute porte doit être fermée, je te rappelle qu'une porte ouverte n'est pas une porte.

Mais il n'est pas parti, il est resté pour s'occuper des brindilles, il attendait ce jour depuis longtemps. Maintenant, le problème est qu'il ne peut plus entrer dans sa chambre, parce qu'il ne veut pas sentir autre chose que la moquette sous ses pieds, il ne veut pas marcher sur une brindille craquante, seulement sur le doux.

Alors il n'y a plus qu'une seule chose possible s'il veut sentir la douceur, il faut enlever toutes les brindilles, douze par douze, refaire les cent-dix-huit voyages.

Il a toujours voulu ça, enlever toutes les brindilles de sa chambre, les reposer au même endroit, les remettre exactement où elles étaient. Il a toujours voulu voir de ses yeux le retour des choses à l'identique, mais Max ne sait plus exactement où il a pris chaque brindille, alors il les répartira au hasard, et ne verra pas ce retour.

Ce parc s'appelle le parc du miroir, on dit que ce parc est plein de reflets, il est possible de s'y voir, si l'on regarde bien, si l'on regarde très loin entre les arbres.

Il commence à les reposer, il est midi, il devrait être à la cantine, il pense à Rose. Le déjeuner de Max sera fait de petits biscuits salés, ça croquera sous les dents.

Il a encore cent-dix-sept voyages à faire, et ce sera terminé, personne ne saura jamais ce qui s'est passé.

Sauf Max.

Personne ne saura cette vérité : chaque brindille a croisé la route deux fois.

Mais lui, il aura ces brindilles dans la tête, et les brindilles sur le visage, et dans ses gestes, et tout le monde verra cette chose, une chose invisible, ils ne sauront pas ce qu'ils voient chez Max, mais ils verront.

Et cette chose, ce sera la marque des brindilles.

l'avenue

La cour est si froide que toutes les ombres font du silence, chaque personne a réussi à sortir de la classe, très lentement, et tout le monde se regarde, Rose, Greg, Nour, Claire et tous les autres, sauf Tom qui est allongé sur le bitume et qui regarde le ciel, il reçoit la couleur en plein dans ses yeux qui sont bleus et qu'il voudrait encore plus bleus.

Une seule personne n'a pas le silence, un homme, son manteau est gris foncé, ses cheveux sont absents, son nez porte des lunettes qui lui font voir ce qui est flou. Il marche dans tous les sens, il parle, il dit : rentrez, bougez, il est interdit de rester sur place, il est interdit de ne pas se déplacer, interdit de ne pas bouger les lèvres, interdit de ne pas courir. Il le répète à chaque personne dont il s'approche et qu'il vise de ses mots. Tout le monde écoute l'homme, chacun quitte son point fixe et entre dans le bâtiment plein de radiateurs.

Il reste Tom et madame Isa.

L'homme parle à Tom, il hurle mais rien ne change. L'homme lui prend un bras, il le soulève et le lâche, ce bras est mou et faible, c'est un bras sans muscles. Il cherche le poulx au creux de son cou, Tom n'est pas mort mais il est arrêté. Alors l'homme donne un ordre à cinq autres enfants, deux pour les bras, deux pour les jambes, un pour la tête, et l'ordre c'est de porter Tom, de le poser dans l'infirmerie, et de le laisser réfléchir, de le laisser penser à la mollesse de son corps, à tout le bitume qui a retenu son dos mou.

Il reste madame Isa dans la cour.

L'homme lui dit d'aller dans sa classe, parce que le travail n'est pas fini, parce qu'il y a des choses à faire savoir, des chiffres à faire multiplier, il dit que les chiffres sont partout.

Madame Isa n'entend rien du tout, elle marche dans la direction inverse, elle va jusqu'au portail, elle l'ouvre et sort de la cour, l'homme pousse un cri très fort, elle sent l'air se tordre mais elle fuit cette déformation, elle avance dans la rue de la campagne.

Elle porte une jupe rouge avec un pull noir, avec un manteau noir, ses cheveux sont blonds, toute la lumière qui les touche rebondit à la vitesse la plus grande du monde.

Une minute après la sortie de l'école, madame Isa croise Anne, tout le monde la connaît, elle marche des journées entières, elle connaît tous les visages. Et celui de madame Isa, aujourd'hui elle voit bien qu'il n'est pas le même, c'est bien son visage mais c'est un peu un autre, il est lisse, si lisse qu'elle ne peut rien y comprendre.

Alors Anne lui demande : qu'est-ce qui s'est passé pour que

C'est la première fois qu'Anne ne termine pas une phrase, la ville entière sait qu'elle termine toujours ses phrases, elle sait prononcer le point de chaque phrase comme personne d'autre ne sait le faire.

Anne sent une chanson sur le milieu de sa langue, une chanson qu'elle peut encore chanter, ce sera peut-être le dernier son qui sortira de sa bouche, la voix d'Anne disparaîtra peut-être juste après, pour aujourd'hui seulement ou pour toujours.

Elle approche ses lèvres de l'oreille de madame Isa, elle ne chante pas fort du tout, mais elle chante : tu es si loin de moi – je ne sais pas où est mon amour – je suis si loin de toi.

Madame Isa se tourne vers Anne, elle la regarde dans les yeux, elle essaye de faire un signe, de changer la forme de ses joues et de déplacer ses lèvres, mais elle ne peut pas. Elles attendent toutes les deux mais rien ne se passe, il ne reste plus que les paroles de la chanson.

Madame Isa, comme Anne, connaît toute la ville.

Elle a besoin de savoir quelque chose, une seule personne pourra lui répondre, devant cette personne elle aura juste assez de voix pour poser une seule question.

Pour la trouver, de la rue de la campagne il faut tourner dans la sixième rue à gauche, c'est la rue des roseaux.

Il y a eu des roseaux, la ville était pleine d'eau, puis la terre s'est élevée, elle a été poussée par le dessous, et les eaux ont disparu,

et les roseaux de la rue des roseaux sont morts, c'étaient les plus grands de la ville, c'étaient les seuls.

Les pieds de madame Isa sont lourds comme jamais, elle a tant de mal à les soulever, tant de mal à les avancer, c'est à cause de ses chaussures, peut-être que ce sont elles, c'est son idée, il faut les enlever, laisser tout ce poids dans la rue des roseaux.

Ce sont des bottines en daim noir, une fermeture éclair par chaussure, elle ouvre une fermeture puis l'autre, mais il faut faire plus que ça, alors de ses mains elle enlève la première bottine, elle fait un pas, elle enlève la deuxième. Entre ses pieds et le sol il n'y a plus qu'une épaisseur très fine de collant, elle sent les dessous de ses pieds geler, elle sent de minuscules gravillons dont le piquant est immense. Entre le piquant et la lourdeur, elle choisit ce qui pique.

Il faut encore une fois tourner à gauche, c'est l'avenue de la forêt qui est la plus grande de la ville, personne ne va à pied d'un bout à l'autre, personne sauf madame Isa, elle le sait, elle a attendu longtemps certains jours et ce qu'elle a vu est clair, personne ne marche d'un bout à l'autre de cette avenue.

Elle sait exactement pourquoi, c'est que tout le monde a peur de traverser une forêt, tout le monde a peur de ce qui peut arriver pendant la traversée, même si c'est la plus invisible des forêts.

Elle a traversé cette avenue des milliers de fois, elle vit dans cette ville depuis quarante-six ans, depuis sa naissance, une vie entière ici, dans la ville dont elle ne dira plus jamais le nom, elle ne le prononce plus depuis déjà trente-six ans, depuis sa première traversée. Elle avait dix ans, elle a eu peur, elle a toujours peur, mais elle la traverse encore. Ce jour-là une voiture s'est arrêtée, le conducteur a dit une phrase qu'elle a tout de suite oubliée, elle a continué à marcher, la voiture l'a suivie tout doucement. Mais elle avait un couteau dans sa poche, elle avait prévu, elle l'avait pris dans la cuisine avant sa traversée, elle l'a montré au conducteur, la voiture n'a plus été lente, elle a accéléré, madame Isa n'a plus revu cette voiture, elle n'a plus revu le conducteur.

À dix ans elle n'avait pas le même nom, mais personne ne voudrait en savoir plus.

À chaque fois qu'elle prend cette avenue elle a ce couteau, il se plie, le manche est en bois, il tient très bien dans sa main, il est très pointu, très coupant, il est dans son sac.

Depuis trente-six ans aucune voiture ne s'est arrêtée à côté d'elle.

Aujourd'hui la traversée sera la plus longue de toutes. Si longue que le jour perdra de sa lumière avant la fin, mais la nuit n'apparaîtra pas, il ne faut pas que la nuit apparaisse, car la nuit dans une forêt est dangereuse, lorsque c'est le moment de la froideur sombre rien

n'y est possible à part vivre la peur, madame Isa sait ce qu'est la peur, elle la connaît.

Elle a l'image de Greg, tout était muet dans la classe sauf le visage pâle de Greg, il avait des mots invisibles marqués sur la peau, elle n'a pas pu les lire, elle n'a pas pu entendre, et Greg n'a pas pu les dire.

Sur le trottoir d'en face il y a une autre femme, madame Isa ne l'a jamais croisée, cette personne est une nouvelle personne, elle ne bouge plus, elle la regarde droit dans les yeux, et cette femme sans nom la regarde aussi, elle dit exactement ça : bonjour, je m'appelle.

Et puis plus rien, plus aucune parole, même pas une chanson, juste une enveloppe creuse. Ce creux est Greg qui a vu Sam, et madame Isa qui a vu Greg, et maintenant cette femme qui voit madame Isa.

Le numéro cent-trente-cinq est exactement la moitié de l'avenue de la forêt. S'il faut une heure à quelqu'un pour arriver à ce numéro, alors il lui faudra une autre heure pour arriver tout au bout, mais s'il ne lui a fallu qu'une minute, il ne lui faudra qu'une seule autre minute pour le faire.

Madame Isa ne voit que le soleil, il n'est pas très haut, ni très bas.

Elle regarde toujours la femme, celle qui est nouvelle et qui n'a pas fini sa phrase, finalement elle fait un geste, elle met une main dans sa poche, puis elle ressort cette main avec un trousseau entre les

doigts, elle met la plus grosse clé dans le portail, elle tourne, elle entre, elle fait des pas dans l'allée jusqu'à la porte de la maison, elle enfonce une autre clé dans la serrure, elle ouvre cette porte, elle se met face à madame Isa. Et puis, elle fait quelques pas pour entrer chez elle, en marche arrière, parce qu'elle était sortie en marche avant.

Après ces quelques pas, elle claque la porte le plus fort possible. C'est le bruit de la colère, madame Isa se sent tuée par ce bruit, elle a été assassinée mille fois par un bruit de porte, aujourd'hui c'était exactement la millième, elle se souvient de toutes les autres.

Très loin devant, presque au bout de l'avenue, elle voit une autre personne qui s'éloigne, elle n'était pas là une minute plus tôt. Madame Isa court vers elle et sent toute la lourdeur de ses pieds, ses genoux ne la portent presque plus, mais plus elle approche plus elle en est certaine : c'est l'homme à la casquette jaune.

Elle court jusqu'à lui de plus en plus vite. Elle n'avait pas couru depuis trente-six ans, pourtant l'essoufflement n'a pas lieu, rien de sa respiration ne change, elle ne comprend pas.

L'homme attend une parole de madame Isa, elle retrouve juste assez de voix pour lui demander : dis-moi comment savoir.

Il répond : l'eau viendra de partout à la fois, elle inondera tout ce qu'elle touchera, il faudra une année sans parole pour que la

ville sèche, il faudra que personne ne s'adresse à personne, alors l'eau sera chassée, et la sécheresse sera grande, Isa je connais ton prénom, j'ai eu ta lettre dans les mains, sur cette lettre il était écrit mon amour, de cette lettre je n'ai rien pu lire de plus, je n'ai rien pu entendre, je l'ai jetée dans la cheminée en flammes, elle a brûlé tout entière, c'est la dernière fois que tu me vois sur cette avenue, c'est la dernière fois que tu me vois dans la ville, je disparaissais de ta vue comme la lettre, toi tu ne disparaîtras jamais, tu dois rester devant les yeux de tous, tu dois porter le silence ici, tu me le donnes maintenant, je vais l'apporter ailleurs.

Puis l'homme se tourne à nouveau pour prendre une rue vers l'ouest.

Elle est au bout de l'avenue de la forêt, elle la quitte, maintenant c'est la rue du bouquet, c'est une petite rue. Dans les maisons il y a de la lumière à partir du soir, mais il n'y a jamais de silhouettes, et jamais une seule porte ne s'ouvre, jamais un seul bruit.

Un chien est assis devant madame Isa, il la regarde sans bouger ni une oreille ni sa queue, elle se souvient de ce chien, il s'appelle Albert, elle le sait puisque c'est son chien, c'était son chien, il est mort dans la rue du bouquet, il est mort d'avoir fait une crise cardiaque, il a couru et son cœur s'est arrêté, madame Isa était jeune, c'était il y a trente-cinq ans, elle a appuyé sur ses côtes plein de fois, mais son cœur a continué à ne plus battre.

Le temps d'un clignement des yeux Albert disparaît.

Les lumières sont bien allumées dans toutes les maisons, et si elles sont allumées c'est que la nuit n'est pas loin.

Lors du jour, la nuit ne cesse jamais d'approcher.

L'avenue du jardin va vers le nord-ouest, elle va droit vers le petit château.

À peine le premier pied posé dans l'avenue du jardin, madame Isa entend un cri, il est puissant, il se fait beaucoup entendre, c'est un cri aigu, loin d'elle, mais il est si fort qu'il heurte son visage en lui laissant une douleur.

Alors elle court encore une fois, le plus vite possible, son collant se déchire sous ses pieds, mais elle court encore. Et ce cri continue, c'est un long cri, un cri qui ne finit pas de crier, il ne finit pas de sortir d'une bouche. Madame Isa ne se retourne pas, elle ne veut pas voir la bouche qui pousse ce cri. Elle est déjà presque au bout de l'avenue du jardin, devant sa maison qui a le numéro un et qui n'a pas de jardin, car aucune maison de l'avenue du jardin n'a de jardin. Dans une main elle prend le couteau, et juste arrivée devant la porte de sa maison elle se retourne en le dépliant.

Le cri vient de s'arrêter, l'avenue est vide, elle attend avec le couteau dans la main, le ciel est sombre, elle doit entrer chez elle. De l'autre main elle sort les clés de sa poche, elle tremble, elle surveille la rue, au bout de longues secondes la clé s'enfonce, la porte s'ouvre,

elle entre, elle ferme tout, elle n'allume pas la lumière, elle garde le couteau dans la main, elle garde son manteau noir.

Une seule fenêtre donne sur l'avenue, elle a un rideau, il est transparent, madame Isa est derrière dans le noir, elle regarde dehors, elle ne sait pas ce qu'elle attend mais elle ne sortira plus, pendant combien de temps, elle ne sait pas.

Madame Isa n'entend plus le bruit de l'air, elle regarde encore par la fenêtre, la nuit est tombée, aucun réverbère n'est allumé pour le moment, le dehors est d'un sombre très sombre. D'habitude des voitures passent, car c'est l'heure des voitures, l'heure de ne pas rester dehors, mais aucune ne passe. Elle voit deux garçons rouler très vite sur des vélos, il est 18h30 mais elle ne pense pas à regarder l'heure, elle ne pense qu'à sentir son cœur qui bat plus de deux fois par seconde.

pleine vitesse

Les rayons sont derrière Jeff et Tom, ils ont le vent dans la figure, le vent dans les cheveux, ils pédalent, ils crient que les rayons vont les toucher, Jeff dit à Tom d'y aller plus fort, Tom fait tout ce qu'il peut, il a très chaud malgré le froid, sa tête est baissée, il se rapproche de Jeff, ils sont très proches, dans la descente la plus grande de toutes les villes qu'ils connaissent, cette descente les mènera dans l'autre ville qui est celle de Jeff.

Tom habite l'avenue du jardin, ils étaient dans sa chambre il y a dix minutes, ils jouaient avec des manettes dans les mains, ils se battaient dans la télévision, mais Jeff a dit à Tom qu'il ne fallait pas rester là, parce que cette ville était pleine de rayons, et que les rayons leur transperceraient la peau s'ils restaient, et si ces rayons-là touchent la zone qui permet les mouvements, ils sont foutus.

Jeff a dit tu viens dormir chez moi et on part tout de suite.

Tom a répondu oui mais ma mère je dois l'appeler à son travail pour lui demander, elle rentre à 20h.

Alors Jeff répond non, tu ne l'appelles pas, tu laisses un mot sur la porte d'entrée qui dit : c'est chez Jeff que je suis et que je dors.

Tom a dit que c'était impossible, mais il l'a fait quand même, il a écouté Jeff, il a mis ce mot, il l'a déjà fait, sa mère avait hurlé quelques secondes et rien de plus, son père n'avait rien dit parce qu'il est mort.

Ils sentaient déjà quelques rayons sous leur peau lorsqu'ils sont partis de la rue du jardin. Dès qu'ils ont pédalé un peu les rayons ne sont presque plus entrés, alors ils ont pédalé plus vite et les rayons sont sortis. La vitesse fait sortir les choses. Maintenant il faut continuer jusqu'à l'appartement de Jeff en descendant la route de la vallée.

Ils voient le panneau de la ville de Jeff, ils n'ont pas le temps de le lire mais ils le connaissent par cœur, aujourd'hui les réverbères sont allumés seulement à partir de ce panneau.

Ils vont vers l'endroit le plus bas qu'ils connaissent, Jeff habite dans un grand immeuble, c'est le numéro sept, vingt-trois étages, et son appartement est au rez-de-chaussée, il n'y a que les caves qui sont plus basses, et puis les égouts.

Les parents de Jeff demandent qui est cette personne avec lui, Jeff répond que c'est Tom, qu'il est déjà venu au moins cinquante fois ici, alors ses parents répondent bien-sûr, bien-sûr qu'on connaît Tom. Jeff dit que la mère de Tom ne peut pas rentrer ce soir, et qu'on ne doit pas parler de son père, alors il est obligé de dormir ici.

Les parents de Tom disent d'accord, ils disent aussi qu'il faut manger beaucoup, pour remplacer tout ce qui a quitté leur corps par la sueur.

Mais avant de manger Jeff emmène Tom dans sa chambre, il veut lui montrer quelque chose, c'est un tout petit livre dont il a toutes les phrases dans le cœur, il parle de rayons, il est écrit que les rayons

sont partout, mais que tous les rayons ne sont pas les mêmes, certains rayons doivent être fuis, toute personne touchée par de mauvais rayons aura des problèmes, et Jeff dit qu'aujourd'hui la ville de Tom était pleine de ces mauvais rayons, et comme les rayons vont en ligne droite, alors son appartement, qui est au rez-de-chaussée, c'est-à-dire dans un creux, tout en bas de la descente, ne recevra pas les rayons qui viennent de la ville de Tom, ils passeront juste au-dessus, et ni Tom ni Jeff ne seront touchés.

Tom connaît ce livre, tout le monde le connaît dans sa ville, Jeff l'a pris à la bibliothèque des hauteurs sans le dire, il l'a glissé dans son blouson, personne ne l'a vu, il ne l'a jamais rendu.

La ville de Jeff c'est la ville du lac.

La ville de Tom est la ville des hauteurs, c'est la ville de madame Isa, de Rose, de Kazimir, et de tous les autres.

Jeff est le seul dans l'école à venir d'une autre ville, ses parents lui ont dit qu'il n'irait pas à l'école du lac, parce qu'il vaut mieux les hauteurs pour éviter de se noyer, et aussi pour savoir ce qui se passe dans l'autre ville, car tout le monde veut le savoir.

Ils sont quatre à manger, les parents de Jeff demandent ce qu'ils ont vu aujourd'hui, tout là-haut, mais Tom et Jeff ne peuvent pas répondre.

Tom ne sait pas où est le lac, il le dit, on lui répond qu'il n'y a jamais eu de lac.

La mère de Jeff lui demande s'il a vu l'homme à la casquette rouge dans la descente, Jeff répond oui comme toujours, il s'est arrêté pour les regarder descendre en disant : bravo les champions, bravo la vitesse, bravo les gars. Tom n'a jamais vu une seule casquette rouge dans sa ville, elles sont toutes jaunes.

Les casquettes jaunes sont celles des hauteurs.

Les casquettes rouges sont celles du lac.

Le repas est terminé, personne n'en a senti le goût.

Jeff dit à Tom qu'ils seront seuls demain comme tous les samedis matin, ce sera le moment des courses pour ses parents, alors ils joueront à un jeu sur la grande télévision du salon, et dans ce jeu il faudra trouver des armes pour être le dernier à vivre.

Ce soir ils regardent un film dans la chambre de Jeff, il y a des surfeurs, des banques sont braquées, avant de s'endormir ils parlent de braquage, ils pourraient en faire un s'ils le voulaient, un jour ils le feront, plus tard.

nuée

Mike vit dans le même immeuble que Jeff, et tous les soirs il monte sur le toit, il a des clés spéciales car il garde l'immeuble.

Avec des jumelles il regarde tout en haut de la route, les lumières sont éteintes pour la première fois depuis que Mike regarde la ville des hauteurs, ça fait des dizaines d'années.

Des réverbères éteints ne peuvent rien montrer du sol, mais deux ciels sont visibles, un ciel bas et proche, un ciel haut et lointain. Le ciel le plus proche de lui est gris foncé, mais le ciel le plus loin, le plus haut, celui-là est totalement noir, sans nuages et sans étoiles.

Dans les jumelles il voit un horizon entre les deux couches de ciel.

Ça donne à Mike des picotements dans la poitrine.

Quelque chose traverse le ciel noir et vient dans sa direction, il ne voit pas mais il entend un son très aigu, comme un bruit d'avion sans moteur et tout petit, mais pas d'un seul avion, plutôt celui de mille avions qui passeraient au-dessus de sa tête, juste leur bruit qui déplace l'air.

Et ce bruit diminue, il part derrière lui, il quitte la ville du lac.

Il regarde à nouveau dans ses jumelles, il ne sent plus les picotements, le ciel est maintenant d'un seul gris uniforme, il n'y en a plus qu'un seul, et dans la ville des hauteurs les lumières s'allument.

Mike dit de sa voix que les yeux ne sont pas aveugles et que les oreilles ne sont pas sourdes, il espère qu'on entendra cette phrase, il espère qu'on y répondra, il entendra la réponse, si quelqu'un la prononce.

matin

Pam est dans une petite pièce, le sol est en pierre polie, en plein été, la seule ouverture est une porte, elle l'ouvre, la lumière de l'extérieur se reflète sur la pierre brillante et douce. Dehors, l'air est deux fois plus chaud que dans sa petite maison, le sol brûle, c'est du sable, elle a les pieds nus.

Les rues sans personne sont bordées par des colonnes romaines.

Une table se trouve entre deux colonnes, de petits animaux en plastique sont posés dessus, ils ont tous une molette blanche sur le côté. Impossible de regarder autre chose, même pas le visage de celui qui les vend. Il explique qu'il faut tourner la molette blanche pour faire avancer l'animal de quelques centimètres.

Elle choisit un chien orange, elle tourne la molette, elle fait le plus de tours possible, il bouge les pattes, elle le pose sur la table, il avance très vite, il se dirige vers le bord, il est déjà trop proche du bord.

Il suffirait qu'elle tende la main pour empêcher la chute, mais elle ne peut pas, alors le petit chien orange tombe, il touche le sol si fort qu'il s'éparpille en des dizaines de morceaux.

L'homme n'est plus là, il n'y a même plus de table, il n'y a que les colonnes et la chaleur de l'air, et juste à ce moment-là un éclair tombe, il est plus clair que la clarté du jour, il fait le bruit d'une sonnette.

Pam se réveille, elle se souviendra des colonnes pendant tout le reste de sa vie, et du chien en plastique orange qu'elle n'a pas pu sauver. Elle a écouté l'homme, elle a tourné la molette comme il a dit, elle sait qu'elle ne recommencera jamais, elle n'écouterà plus ce genre de parole.

Elle s'est endormie à 5h, il est 11h, on sonne à sa porte, Pam ne veut pas ouvrir, elle n'avait jamais dormi si tard, elle voudrait dormir encore, elle voudrait dormir pour toujours mais il est impossible de dormir avec un bruit de sonnette, surtout si le bruit recommence et recommence encore.

Pam finalement se lève, elle ouvre la porte, derrière cette porte c'est Anne, elle porte des lunettes de soleil. Elle lui dit d'entrer et de l'attendre, elle va dans la salle de bain. Anne connaît cette maison, elle sait où est le café, alors elle le met dans la machine et le liquide coule.

Elle revient, elle est habillée tout en blanc, d'un tissu très fin, Anne lui demande de s'asseoir et dit : il n'y a rien de possible contre l'évanouissement, la lumière change parfois de couleur, Pam tu vas rester assise sans dormir, il y aura des colonnes qui portent l'air autour de toi, tu sentiras des grains sous tes pieds, tout ce qui touchera ta peau fera une coupure, Sam est mort contre un mur, tu ne le verras plus jamais vivant, il ira dans la terre, le plafond est plein de fissures, si tu ne fais pas attention il tombera sur ta tête, et tu n'auras plus aucune parole.

Pam a tout écouté, elle a retenu tous les mots, et maintenant Anne la regarde, elle boit le café, elle n'en laisse pas une seule goutte pour Pam.

Elles sont chacune d'un côté de la table, les bras croisés. Pam prend de l'air, elle va parler, Anne le sait, alors elle fait un geste des mains pour arrêter la parole, elle met la première devant sa bouche, la deuxième devant le reste de son visage.

Lorsqu'elle enlève ses mains elle découvre que Pam a fermé les yeux.

Anne devant ses yeux clos se lève, elle s'en va, mais juste avant de claquer la porte de la maison elle entend un bruit de bois, c'est Pam qui s'est déplacée, elle a posé une chaise devant la fenêtre.

Anne s'en va.

Le silence est partout dans la maison, mais Pam tend l'oreille, et alors elle entend des voix dehors, à nouveau la rue est remplie de paroles, elle reconnaît la voix de Sam, il est sur le trottoir et discute, il dit à quelqu'un que le temps est venu, que tout doit s'achever, et qu'il ne faut plus attendre.

Entendre n'est pas suffisant pour Pam, elle se lève pour regarder, elle ouvre la fenêtre, mais la rue des mûriers est vide, d'un côté, de l'autre, rien ni personne.

La voix de Sam continue, mais il n'y a pas Sam.

Elle est assise sur une chaise, elle n'est sûre que de ça.

Elle attend.

Et finalement, après des heures, elle tourne le visage vers une photographie, dans un cadre, un homme la tient par la taille, elle était jeune et lui aussi, elle voudrait savoir comment s'appelle cet homme, elle le connaît, mais elle ne peut pas dire son prénom, elle ne s'en souvient pas.

mur du son

Hier, Max a demandé à son tonton d'appeler l'école pour dire qu'il était malade, le tonton a bien voulu, il a demandé le directeur pour lui dire qu'il était son père et que la maladie de Max était très grave, alors il a pu s'occuper des brindilles.

Ce matin, il se rend dans la rue des fougères, il sonne à une porte, Milo ouvre sa fenêtre sans dire un mot.

Max dit qu'il a un truc rare dans son sac à dos, Milo doit venir et prendre son vélo pour aller très vite et ne pas rester sur place.

Il ne répond rien mais au bout d'une minute il sort par le garage avec son vélo. Max ouvre son sac et lui montre l'intérieur, et alors Milo ouvre la bouche en grand et le regarde.

Max demande ce qu'il a pour ne rien dire, aucune réponse une fois de plus.

Les trucs dans son sac sont des pétards, les plus gros qui existent, il en a douze, son tonton lui a donnés hier, en disant que les hauteurs sont pleines d'endormis, et qu'il faut tout faire exploser pour les réveiller.

Ils commencent par le stade, au bout de la rue des fougères, dans ce stade il y a beaucoup de personnes, mais aucune ne parle, il y a un ballon sur le terrain vert, et des petits joueurs qui frappent

dans ce ballon très faiblement, il bouge à peine, ils n'ont presque aucune force.

Max entre sur le stade avec un pétard et un briquet dans les mains, il allume, il jette le pétard sur le terrain de foot avant de courir jusqu'à Milo, et juste lorsqu'il arrive devant lui, une explosion très grande se fait, Max prend son vélo et pédale et Milo le suit à la même vitesse, il parle enfin, il dit à Max que tout va péter partout dans la ville.

Milo parle et les petits joueurs de foot courent maintenant très vite, ils tapent fort le ballon, les rayons du pétard sont allés droit dans leurs oreilles, ils ont percés l'os de leur crâne, pour arriver à un point précis, le point de la secousse, le point du trouble, exactement jusqu'au point du problème.

Maintenant ils foncent au supermarché plein de monde, cette fois c'est Max qui attend avec les vélos, Milo entre et cherche les pots pour les fleurs, parce que la terre cuite explose en mille morceaux. Il en prend deux qu'il pose l'un à côté de l'autre, à l'envers, au milieu du magasin, il met deux pétards en dessous, il allume chaque mèche. On le regarde mais Milo fait ce qu'il doit faire. Il court, ça explose, il voit des morceaux de terre cuite voler dans les airs, il sort, il rejoint Max, des voix de colère viennent du magasin, ils ne comprennent pas les mots.

Devant les grands immeubles, trois nouvelles explosions sur les pelouses, on crie par les fenêtres.

Autour du plus grand rond-point de la ville, personne n'avait jamais vu les voitures tourner aussi lentement, il faut une explosion en plein centre pour les accélérer.

Il reste cinq pétards.

Il en faut un pour montrer au tonton de Max, ça explose dans son jardin, et le tonton leur fait un signe de l'autre côté de la fenêtre, il a les deux pouces levés vers le haut.

Deux coins de la ville ont entendu les explosions, presque trois, il faut réfléchir pour continuer, il faut parler, Max et Milo se disent des choses, ils prennent une décision, ils décident de trois endroits.

D'abord le parc où il y a tant de chien, car personne ne leur parle, et personne ne lance de bâton, alors ils ne bougent pas. Ils lancent un pétard au milieu de la pelouse, les chiens sursautent, ils hurlent et courent dans tous les sens, ils se cognent dans les jambes des gens qui disent merde et putain de merde.

Il manque le quartier des grandes maisons, les maisons chics avec tant d'étages et des pièces si grandes, deux explosions pour elles.

Et puis, enfin, il y a la maison de Greg, sa toute petite maison, à côté du terrain vague, à côté d'un immeuble, il vit avec son père qui sait si bien faire cuire les patates, il est le meilleur pour les patates.

Milo pose le tout dernier pétard sur le paillason de Greg, il sonne à la porte, il attend quelques secondes, il allume la mèche, Greg ouvre la porte, une explosion se fait en plein devant sa figure.

Ça siffle dans les oreilles de Greg, il est sourd peut-être.

Max lui dit un mot pour le savoir, il dit salut.

Greg répond salut, et il tape dans sa main.

Alors Greg n'est pas sourd.

Et Greg n'est plus muet.

souffler le vent

À l'ouest de la ville, c'est l'endroit des hangars, des bâtiments gris en métal, c'est la zone du terrain vague.

Un de ces bâtiments a une porte rouge, il y a des traces de roues devant sur le bitume plein de poussière, elles mènent à un mur, sur ce mur il y a une autre trace. Que fait un mur au milieu de la route, pourquoi seulement construire un mur.

Un liquide s'est étalé par terre, c'est de l'huile de voiture, l'huile est visqueuse, elle est glissante et très difficile à enlever d'une surface, il faut mettre du sable et justement, on en a jeté sur cette huile, car personne ne voudrait marcher dans la viscosité pure.

L'huile et le mur n'intéressent pas beaucoup Olga. Elle est ici pour une raison précise et particulière, elle est venue pour lancer son avion dans le vent. Il est léger, il est fait de petits bouts de bois à l'intérieur, et d'un plastique orange très fin à l'extérieur.

Dans cette ville le vent est partout, sur le terrain vague il est plus vif qu'ailleurs car il n'y a rien pour l'arrêter, il pousse les corps dans tous les sens.

Le vent emporte ce qui est trop léger pour rester au sol, bien plus haut que les plus grands bâtiments des hauteurs.

Olga ne craint pas le vent, alors elle met ses pieds dans la terre du terrain vague, elle lance son avion qui perce l'air, il fait un virage,

il passe derrière Olga, il est déjà à des dizaines de mètres de haut, devenu tout petit, il tourne au-dessus du bâtiment à la porte rouge, c'est un aigle de bois et de plastique.

Tous les aigles ont des proies sauf celui-ci.

Le vent glacé coupe la peau, le visage d'Olga est couvert de coupures mais ses yeux sont pleins de soleil.

L'avion revient au-dessus d'elle, il est très haut, c'est une petite croix orange sur bleu. Il fait de grands cercles, Olga aime que son avion vole, elle aime le terrain vague.

Mais elle voit d'un seul coup l'avion descendre dans une légère courbe, il glisse sur l'air sans aucun virage, il atterrit d'une façon très douce et s'arrête sur le sol au milieu du terrain vague.

Elle le ramasse et le relance de toutes ses forces, il fait une ligne droite très courte avant d'atterrir encore.

Olga ne reçoit plus rien sur la peau, ses cheveux ne bougent plus, elle comprend ce qui se passe : c'est la disparition du vent.

Cette disparition est un silence dans lequel la parole est possible.

À l'école, dans la ville des hauteurs, on apprend que tous les terrains vagues sont remplis de vent et que le contraire n'existe pas.

Mais aujourd'hui le contraire existe.

Olga ramasse l'avion et revient dans son appartement, c'est l'heure du dîner, elle s'assoit devant l'assiette de purée, elle dit à ses parents que le vent est tombé sur le sol et qu'il ne retrouvera jamais les airs.

Ses parents se regardent, ils disent que le jour est arrivé, comme écrit dans le livre, celui que tout le monde possède, il y a vingt-cinq-mille habitants, il y a plus de vingt-cinq mille livres.

C'est le livre de la ville, il explique comment est le monde.

Il est fait de lignes qui se touchent et ne rebondissent jamais, chaque ligne est absorbée par ce qu'elle touche, alors une autre ligne est fabriquée, elle part à son tour en ligne droite, jusqu'à toucher quelque chose, qui l'absorbera, une autre ligne sera fabriquée par cette chose, et ainsi de suite.

À propos de l'absorption, il n'est pas possible d'en savoir plus, parce que c'est une histoire de petites particules microscopiques qui se mélangent aux lignes.

Ces lignes sont la substance du monde.

Cette substance s'appelle le grand rayonnement.

Ailleurs dans le livre des événements sont décrits. Un jour une maladie comme la peste devait arriver, elle arriva. Un jour cette maladie devait disparaître, elle disparût. Une autre fois les saute-relles devaient manger les champs, elles l'ont fait.

Il y a aussi des erreurs, il est écrit qu'un jour le vent soufflerait si fort qu'il tuerait tout le monde, mais ce jour n'est pas arrivé. Et rien de ce qui est écrit à propos du vent ne s'est produit, alors il a été décidé que ce livre ne faisait que des erreurs à ce sujet, il a été décidé que le vent ne s'arrêterait jamais.

Pourtant, aujourd'hui, le vent a cessé.

La mère d'Olga ne mange pas, elle cherche dans le livre la partie du vent, elle lit que suite à la fin du vent le ciel ne bougera plus, que dans ce ciel bleu se trouvera un seul nuage blanc, et qu'en dehors des frontières de la ville le ciel changera comme toujours.

Olga et ses deux parents ouvrent la fenêtre, ils passent leur tête dehors, ils regardent le ciel, ils voient le nuage.

Et toutes les personnes de l'immeuble ont la tête en dehors des fenêtres, et les habitants de l'immeuble d'en face font la même chose.

Dans le livre il y a un dessin du nuage, c'est exactement ce nuage.

Olga regarde sa mère, elle lui dit que c'est le jour, elle regarde son père, il lui dit la même chose.

Mais déjà on ne sait plus quoi dire à propos de ce nuage, tout le monde se regarde, tout le monde fait des mouvements avec ses sourcils, des mouvements avec sa bouche, tourne la tête, mais personne ne peut ajouter une parole.

Juste au-dessus d'Olga, un homme demande de l'écouter en criant très fort, puis il dit que l'air n'est pas le vent, il y a encore de l'air mais cet air va devenir difficile à respirer, si difficile qu'il faudra quitter la ville.

Personne ne répond, les fenêtres se referment, dehors il fait froid, très froid avec un tout petit peu de givre, le terrain vague a craqué sous les pieds d'Olga. Son avion restera accroché au mur de sa chambre, il ne volera plus aussi haut, ou alors il lui faudra un moteur, mais Olga ne sait pas à quoi ressemble un moteur pour avion, elle sait seulement reconnaître une hélice.

Elle était dans la classe de Greg lors du premier silence.

Elle était dans le terrain vague lors du deuxième silence.

Les silences ne sont jamais les mêmes, tout le monde le sait.

Ce silence-là n'empêche pas de parler mais il donne de la fatigue, tout l'immeuble baille, toute la ville veut se coucher, mais il est tôt, il est 19h45, et pourtant la fatigue n'a jamais été si grande. C'est écrit dans le livre de la ville, l'absence de vent donnera la fatigue la plus intense, s'en suivra une journée qui ne sera pas vécue, l'année n'aura que trois-cent-soixante-quatre jours, ce sera l'année la plus courte de toutes les années.

Olga va se coucher, ses parents aussi comme toute la ville, toute la ville sent la fatigue et tout le monde est maintenant allongé dans des lits.

dimanche

C'est dimanche, le sommeil respire fort et la ville ne fait aucun rêve.

Dans le quartier du gymnase, il y a quelqu'un, il vit ici depuis quatre-vingt-deux ans, dans la maison la plus grande de la rue des ronces, toute sa famille a vécu dedans, il est le dernier dans cette maison, depuis vingt-cinq ans, et son prénom c'est Al.

Il est 6h45, il est la seule personne de la ville à se réveiller, il connaît le livre par cœur, il savait que cette journée arriverait, il l'a toujours dit au reste de la ville. On ne l'a pas cru, on ne lui a plus parlé, on a jeté des cailloux dans ses fenêtres, on a brûlé sa voiture.

Et puis un jour, on a tué son chien, il y a vingt-deux ans, alors il ne parle plus aux gens d'ici, il va dans d'autres villes pour dire bonjour et acheter ce qu'il est obligé d'acheter, il prend sa voiture seulement le jeudi à 14h, parce qu'il n'y a presque personne dans les rues.

Aujourd'hui c'est le dimanche qui n'existe pour personne sauf pour Al.

Il s'est réveillé, et le livre de la ville n'avait pas prévu ça, tout le monde devait dormir mais on dit de lui qu'il n'est pas vraiment de la ville des hauteurs.

Al est vieux. Sortir du lit est compliqué. Sortir du lit est long. Il se tourne sur le côté gauche, il sort une jambe, et puis l'autre, il appuie sur son bras gauche, il tremble de ce bras qui pousse le matelas,

chaque jour c'est un peu plus difficile. Maintenant il est assis, la pièce tourne autour de lui, il attend, elle ne tourne plus, alors il se lève, il va aux toilettes, et puis il s'assoit dans la cuisine, devant sa table, il allume la radio et boit du café pour accélérer son cœur, parce qu'il ralentit de jour en jour.

La radio ne parle jamais de la ville des hauteurs, c'est pourquoi il l'allume.

Toute la journée il l'écoute en faisant des bruits avec sa bouche, des claquements de langue. Et tous les matins il expire le plus possible, pour n'avoir plus aucun air en lui, il attend le plus longtemps qu'il peut sans en reprendre, et d'un seul coup, sans le vouloir, il inspire de l'air. Il fait ça une fois chaque matin, et s'il y arrive, s'il peut inspirer, alors il est certain de vivre le reste de la journée, mais le matin où il ne pourra pas ça voudra dire que tout est fini.

Al n'a jamais senti le vent, il pense qu'il n'a jamais existé mais que le monde est peuplé de poumons, ce que l'on sent c'est le souffle.

Depuis quatre-vingt-deux ans, il aurait senti le vent s'il existait.

Un carnet est posé sur la table, à la date du jour il note qu'il a senti le souffle, et chaque jour il note la même chose, et il referme ce carnet.

Les pièces de sa maison ont toute une couleur différente, sauf les trois seules pièces dans lesquelles il vit, sa chambre, la cuisine, la

salle de bain. Ces pièces-là sont grises, entièrement grises, les draps sont gris, les assiettes sont grises, le lavabo est gris, les sols et les plafonds, et le couloir qui mène à ces pièces.

Mais les ampoules ne sont pas grises, il n'a jamais pu résoudre ce problème, il n'a jamais trouvé d'ampoules grises.

Il allume et il éteint les ampoules en poussant les interrupteurs de son pouce, toujours celui de la main gauche.

Les autres pièces ont été habitées, elles ne le sont plus depuis vingt-cinq ans, son frère allait dans toutes les pièces lorsqu'il vivait encore ici. Il y a huit chambres, celle de Al, et sept autres. Son frère changeait de chambre chaque nuit, une couleur différente par nuit, une couleur par jour de la semaine.

Et puis ce frère a fermé les chambres à clé un jour, il est mort ce même jour, personne n'a retrouvé les clés.

Al dit parfois que seuls les aveugles voient les couleurs.

Dans sa cuisine il a un fauteuil en cuir, une télévision, deux bibliothèques, une table très grande, douze personnes peuvent y manger, et même vingt-quatre, mais il mange toujours seul.

Comme tous les dimanches il va vers la salle de bain pour prendre une douche, le couloir est long, il regarde à chaque passage la petite

tache rouge sur le mur gris. Elle est apparue un jour, il y a longtemps, c'est un rond parfait d'exactly un centimètre.

Il fait couler l'eau, il savonne tout ce qu'il peut atteindre de lui-même, il rince le savon, il ressort, il se sèche et s'habille, il remet ses lunettes, il regarde le mur du couloir, la tache a disparu.

Soit elle n'a jamais existé, soit autre chose, pour l'instant il ne sait pas.

Il dit : eh oui. Il répète ça au moins cent fois, assis dans le fauteuil de sa cuisine, pour finalement dire : eh oui, pas de tache.

Son ventre remue, ça le fait lever, dans sa cuisine se trouve le frigo aux mille croque-monsieur, il ne contient rien d'autre, Al dit qu'il y en a mille mais il n'y en a pas mille. Il mange deux croque-monsieur le midi et deux autres le soir.

Il les cuit, il les mange.

Il ouvre un autre carnet, il y ajoute deux barres.

Et puis, enfin, comme tous les dimanches, arrive le moment qu'il attend le plus, le moment du gris. C'est le moment d'ouvrir un pot de peinture grise, de prendre un pinceau propre, et de chercher tous les endroits qui ne seraient pas tout à fait gris, toutes les éraflures,

les griffures, les chocs. Il n'a jamais passé le pinceau sur la tache rouge devant la salle de bain, puisqu'elle n'a jamais existé.

Tout ce qui n'est pas gris est non-gris, il a lu ça dans un très vieux livre, il y a longtemps.

Il peint toute l'après-midi.

Une fois que c'est fini, il ouvre la porte de l'entrée, il regarde la rue des ronces, et le gymnase. Et pour une fois, il passe le portail sans prendre sa voiture, il est au milieu de la route et sent un tout petit peu de souffle, il dit que le froid des hauteurs aura sa peau, puis il rentre.

Les croque-monsieur, deux.

Il écrit dans son troisième carnet ce qu'il a vu de la rue : les endormis dorment, les lits sont pleins d'écroulés, le souffle se fait petit, la ville est déserte, les hauteurs sont un lac de glace.

Il allume la télévision, il tombe sur ce film gris, il se passe dans une brume si épaisse que le film n'est que de la brume, une voix de femme perdue dit que tout ça ne durera pas, qu'elle attendra au milieu de cette brume des jours entiers pour voir celui qu'elle veut voir, une voix lui répond : oui, attendons toujours.

Al pleure devant ce film et il se couche juste après.

Et puis, il s'endort.

contact

Les yeux de Lou s'ouvrent tout seuls, ils ne s'étaient jamais ouverts si tôt, si facilement.

Tous les autres matins de sa vie, ses yeux étaient pleins de colle, sa langue était pleine de pâte, ses bras étaient mous, ses jambes étaient molles, elle était dans le trouble. Mais aujourd'hui, pour la première fois, tout est net, rien n'est engourdi, elle a plus de force que jamais, elle n'a pas besoin de s'étirer.

La fenêtre de sa chambre est recouverte d'un rideau, dehors tout est noir, sauf un cercle de lumière sous chaque réverbère.

Lou n'entend rien dans sa maison, il n'est que 5h30, c'est lundi, elle comprend qu'elle a été abandonnée dans la nuit, que ses parents et son frère sont partis sans elle, qu'elle est seule au monde, que plus personne ne lui adressera la parole et qu'elle ne recevra plus un seul regard. Elle ouvre la porte de ses parents, ils sont là, et son frère est dans sa chambre aussi, endormis.

Tout le monde est là.

Elle va dans la cuisine, elle attrape une boîte de céréales, les meilleures, celles qu'elle aime, elle regarde à l'intérieur de la boîte mais elle n'en mange pas.

Elle boit juste un verre d'eau.

Aujourd'hui Lou n'a besoin de rien d'autre.

Une seule chose existe dans sa tête, c'est le fer à souder de son père dans le sous-sol, sur l'établi du garage, à côté de plusieurs boîtes avec de petits objets à souder ensemble, des petits composants, certains sont lumineux, les autres elle ne sait pas.

Elle voudrait savoir.

Elle choisit les composants les plus beaux, de minuscules ampoules, des rouges et des bleues, de petits bâtons avec des traits de couleurs, de petits cylindres noirs, des rectangles à huit pattes, elle en prend beaucoup, elle soude des pattes à d'autres pattes, des dizaines et des dizaines de pattes.

Dans ses mains elle a une toile d'araignée de composants, il reste deux pattes qui n'ont pas été soudées, et sur l'établi il y a un appareil avec des aiguilles, cet appareil est ouvert, elle voit l'intérieur, alors elle soude les deux pattes qui restent sur d'autres pattes qui sont à l'intérieur de l'appareil, qui est maintenant amélioré, elle le pense.

Cet appareil a un fil avec une prise, toutes les prises existent pour être branchées.

Elle la branche, elle entend un clac.

Une odeur de brûlé entre dans son nez.

La lumière du plafond s'est éteinte.

Ce sont les plombs qui sont cassés.

Lou ne voit plus rien du tout, elle touche les murs, elle retrouve l'escalier, elle quitte le sous-sol.

Dans la maison il ne fait pas jour, sa montre indique déjà 8h00, il n'y a aucun bruit, elle appuie sur les interrupteurs mais rien ne marche, elle prend une lampe torche, elle entre dans la chambre de ses parents, il n'y a aucun chiffre sur le réveil.

Elle attend un peu, debout au milieu du couloir, une seule minute, puis elle prend son cartable, ses gants, ses bottes, son manteau, elle va dehors, c'est sombre, aucune voiture ne roule, seulement quelques personnes qui marchent.

Mais surtout, elle voit un grand homme sous un réverbère, il y a un reflet sur son crâne chauve, elle le connaît mais ne veut pas savoir son nom, cet homme lui a dit, l'autre jour, qu'elle irait au diable, que tout terminerait mal et que des démons se chargeraient d'elle.

Comme elle voit cet homme, elle prend un caillou dans sa main, mais ce que personne d'autre ne sait, c'est que ce caillou est gros, et très coupant.

Elle le lance vers l'homme, le caillou tape son visage, il arrive en plein milieu, exactement sur son nez. Elle n'avait jamais aussi bien lancé quelque chose, jamais aussi fort, elle n'avait jamais atteint si bien sa cible.

Lou s'accroupit derrière un buisson, elle regarde l'homme à travers les branches mais lui ne peut pas la voir, il a du feu dans les yeux, c'est un feu invisible mais c'est un feu qui est très chaud. Sur son nez, un petit creux laisse couler du sang.

Lou attend, une seule minute encore une fois car elle n'attend jamais plus d'une minute, et puis elle se lève et court, elle entre dans le parc, elle le connaît par cœur, c'est le parc des bosses, elle ressort dans le fond, par la porte qui donne sur l'école.

L'air le plus facile à respirer de sa vie, c'est celui qu'elle respire maintenant.

Elle est la première devant l'école, il n'y a personne, elle attend au milieu du froid, les bras croisés, sans un geste de plus. Les autres arrivent, Greg, Ali, Kim, Max, Raph, Olga, Nour, Claire, Paul, Rose, et puis d'autres qu'elle ne connaît pas, elle ne va vers personne, elle les regarde en bougeant seulement les yeux, elle tremble, c'est le froid.

Le froid est un souffle de verre brisé.

Une voix lui dit Lou, et puis une autre, mais elle ne bougera pas, elle ne répondra pas jusqu'à 8h30, c'est la décision qu'elle a prise.

8h30, ça sonne, Lou entre dans l'école, elle court et se colle au radiateur du couloir, juste devant la classe qui est la pièce des regards vides.

Madame Isa ouvre la porte, elle s'assoit à son bureau, tout le monde s'assoit devant sa table, pour l'instant elle ne dit rien, elle regarde chaque élève dans les yeux, cinq secondes par élève, ça dure deux minutes. Ce que déteste Lou le plus dans le monde c'est d'être face à des yeux qui la regardent, et justement madame Isa a les siens sur elle, Lou ne bouge pas, mais elle a chaud, une très grande chaleur, elle tremblait de froid, elle ne tremble plus.

Voici les paroles de madame Isa : c'est le premier jour de cette classe, vous n'y avez jamais mis les pieds, hier a été fragile, hier est un fantôme de jour, les fantômes nous n'en parlons pas, les fantômes où qu'ils soient nous ne pouvons rien en dire, aujourd'hui personne ne se rappellera d'hier, hier est le fantôme impossible, nous faillirons tous à nous rappeler d'hier, nous savons que ce fantôme existe mais nous ne savons rien de lui, c'est tout ce que nous dirons, c'est la première leçon d'aujourd'hui, nous ne parlerons plus jamais d'hier, maintenant nous lisons le texte du chien dans la forêt, Lou c'est à toi de le lire.

Lou sait que toutes les oreilles vont l'entendre, quarante-huit oreilles attendent la voix de Lou, elle doit parler quarante-huit fois plus fort que d'habitude, elle se dit ça, elle commence avec l'impression de se faire très bien entendre.

Madame Isa la coupe, elle lui dit : Lou, personne n'entend ta voix, il faut forcer, il faut y aller de tes muscles, il faut faire un effort. Alors Lou hurle le texte le plus fort possible, madame Isa lui dit que ça ne va pas, qu'il ne faut pas hurler car les hurlements détruisent les oreilles, à cause de ça elle lui dit de sortir de la classe pendant un certain temps.

Donc Lou sort.

Le couloir est bleu, à un endroit la peinture s'en va, elle fait des écailles, en dessous c'est blanc, il est possible de tirer sur ces écailles, et soit elles restent entre les doigts, soit elles tombent sur le sol.

Lou tire sur les écailles, elle les décroche avec un seul de ses doigts, alors elles tombent par terre sur ses pieds, une écaille, et encore une autre, des dizaines d'écailles, certaines minuscules, certaines très grandes. Lou gratte et gratte encore, avec son index elle arrache les écailles bleues, il y a finalement un grand espace blanc sur le mur.

La porte de la classe s'ouvre, madame Isa regarde d'abord Lou, puis le mur, puis le sol. Elle dit à Lou que ses parents seront prévenus, avertis que leur fille détruit les murs autant que les oreilles, et Lou

répond que ses parents dorment encore et ne se réveilleront plus jamais de leur vie entière qu'ils passeront dans leur lit.

Elle dit n'importe quoi, madame Isa pense ça.

Peut-être qu'elle dit juste.

Personne ne peut savoir.

Ça sonne, ni l'une ni l'autre ne parle, elles se regardent pendant toute la sonnerie qui dure neuf secondes. Et dès la dixième seconde Lou se dirige dans la cour, en marchant tout doucement, c'est l'heure de la récréation. Elle s'assoit sur un banc très froid, elle croise les bras et recommence à trembler, Max lui dit une phrase : Lou tu es la loupée. Elle se lève pour lui courir après, elle le rattrape, elle le gifle, elle voudrait lui casser la mâchoire et lui faire tomber les dents, mais elle se contente de le regarder droit dans les yeux, pendant exactement cinq secondes, et puis elle retourne sur le banc.

cercle

À tout moment, chaque personne de la classe peut poser une question.

Nour lève sa main, il demande s'il peut garder son anorak rouge, il dit que sans cet anorak il va mourir de froid. Madame Isa ne veut pas aucun anorak dans sa classe, il faut les laisser dehors, les rouges comme les bleus et les jaunes et les noirs ou les verts. Aucun anorak n'est entré dans la classe de madame Isa, sauf aujourd'hui, celui de Nour.

Le visage de madame Isa se reflète dans cet anorak, il est très rouge et très brillant. Elle répond très simplement, très calmement, de façon très douce, un seul mot : non.

Elle voit que Nour veut parler encore et le coupe avant le début de sa phrase. C'est non, c'est madame Isa qui le dit, elle ne changera pas d'avis, elle ne dira pas autre chose.

Nour écoute, il va dans le couloir, enlève l'anorak, il l'accroche au porte-manteau, mais il a froid. Sur son sweat jaune il y a un dessin, c'est une vague bleue, un morceau de l'océan.

Il est demandé de prendre un compas, de faire un cercle, puis un trait dans le cercle, puis un autre, il faut passer par le milieu, par l'endroit qui a été piqué. Nour ne fait pas les traits, il fait juste le cercle, il le colorie en jaune, car il a toujours un crayon jaune dans sa trousse, il remplit toujours un cercle de jaune lorsqu'il a froid,

et il dessine des rayons, puisqu'un soleil sans ses rayons n'est pas un soleil.

Nour regarde le cercle sans cligner des yeux, puis il les ferme, tout est noir sous ses paupières sauf la trace de son soleil, qui reste là, juste au centre.

Nour se voit sous ce soleil, devant l'océan sur le sable, il va jusqu'à un manège, on lui donne un ticket contre un peu d'argent, Nour a cet argent dans sa poche, il suffit d'une pièce, il la pose dans une grande main. Alors il monte dans un tout petit hélicoptère qui monte et qui descend. Au bout d'un tour de manège ce petit hélicoptère se détache, il s'envole très haut dans les airs, c'est le même ciel que dans la ville des hauteurs, avec le même nuage. Pourtant la ville des hauteurs n'a pas d'océan, comment comprendre. Il tend la main pour toucher le nuage et sent du coton sous sa peau, un coton si doux.

Pendant tout ce temps le bruit du moteur est entré dans ses oreilles, mais il vient de s'arrêter, alors l'hélicoptère redescend tout doucement, comme un hélicoptère de papier, pour se poser sur sa table.

Nour ouvre les yeux mais ce qu'il voit n'est pas un hélicoptère de papier, c'est un avion, c'est Olga qui lui a envoyé, sur une aile c'est écrit : Olga. Sur l'autre aile est écrit : regarde-moi et tu verras mes yeux te regarder.

Il se tourne vers Olga, elle fait un clin d'œil.

Il regarde sa feuille, il n'y a pas que le soleil, il y a aussi un océan.

Nour n'a pas dessiné ça, il ne sait pas comment dessiner un océan.

Alors il se tourne encore vers Olga, elle ne le regarde plus, et madame Isa lui demande ce qu'il regarde, elle est debout juste à côté de lui, elle lui demande pourquoi il a dessiné tout ça, pourquoi sa feuille est pleine de jaune et de bleu, elle lui demande de répondre, il dit qu'il ne sait pas, elle lui dit : moi je sais, tu as tout dessiné de tes mains.

D'un seul coup la vue de Nour se trouble, il voit flou et les choses tournent autour de lui, ses oreilles sifflent, il ne veut pas fermer les yeux, mais il ne peut pas faire autrement, il n'y a plus aucun soleil, il n'y a plus rien, il n'y a plus de lumière.

Tout le monde regarde Nour l'évanoui.

Et Nour se sent transporté, tenu par des bras.

Il se rend compte qu'il a changé d'endroit, son dos est maintenant posé contre du cuir, allongé, le plafond est en face de lui, il y a un tube de lumière, il demande ce qu'il y a, il demande quel est cet endroit, on lui répond de se taire et de ne pas bouger.

Il ne bouge pas.

La personne qui lui a répondu est un homme, il explique qu'il est occupé et qu'il ne faut pas parler, sinon il n'entend pas ce qu'on lui dit dans le téléphone, il ne peut que rater les paroles qui filent dans l'air et qui retombent sur le sol, ces paroles seront alors piétinées, écrasées, ignorées de tous, et c'est la pire des choses d'ignorer les paroles et de les oublier sur le sol.

Nour ne sait pas quoi répondre, il ne sait pas quoi dire.

L'homme lui demande de s'en aller, puisque sa conscience est claire, puisque ses yeux s'accommodent de la lumière, et que les objets vus sont nets et précis.

Alors Nour sort de là, il va jusqu'à la cour, son ventre se tord, ça gargouille, il demande l'heure à Olga, elle regarde vers son poignet, le cadran est bleu, les aiguilles sont roses, elle répond 13h15.

Il a raté la cantine, il était évanoui tout ce temps, il a faim. Nour pense que rien de ça n'est possible et que tout est bizarre là-dedans. Il ne veut plus y penser, et comme tout le monde dans la cour regarde le ciel il le regarde aussi, il est bleu sauf un nuage, rien ne bouge, il sait déjà tout ça, il a regardé le ciel samedi, il a vu comme tout le monde, rien de plus.

Tout le monde l'a vu sauf une personne.

C'est Sid, elle n'a pas levé les yeux, elle n'a pas voulu voir, c'est ce qu'elle dit, parce qu'elle ne regarde jamais vers le haut, elle pense que de petites pointes pourraient tomber sur son visage, ou qu'un rapace pourrait lui crever les yeux, alors elle présente son crâne au ciel, car le crâne est de l'os très dur, c'est un os qui ne peut casser que s'il a un très grand problème.

Nour est amoureux de Sid, il n'a jamais été possible qu'ils s'assoient côte à côte en classe, car Nour n'a jamais demandé, alors Sid ne sait pas que Nour voudrait ça. Et puis, Sid est toujours avec Rik, elle ne fait pas attention aux autres, personne n'y peut rien, elles sont toujours l'une avec l'autre, dans la cour, dans la classe, dans la rue.

Madame Isa crie qu'il faut revenir dans la classe, Nour entre, il enlève son anorak, il s'assoit, et le froid se répand partout sur sa peau.

limite

Il existe un endroit de la ville, ceux qui n'y habitent pas font tout pour l'éviter, c'est le quartier sans limite, on peut s'y perdre.

La frontière avec l'autre ville est marquée par des panneaux partout sauf à cet endroit, personne ne sait pour quelle raison, mais tout le monde sait que c'est vrai, et tout le monde a peur de passer dans l'autre ville, de poser un pied là où il ne faudrait pas.

Bien sûr les habitants de la ville des hauteurs quittent cette ville, certains tous les jours, d'autres moins souvent, et d'autres jamais, mais ils doivent savoir quand ils le font, à quel endroit précis ça se passe, il faut le savoir à cause de l'air qui n'est pas le même, ils doivent être prêts à en changer. Depuis samedi c'est un problème encore plus grand, l'air est encore plus différent, car il s'agit de passer de la ville sans le vent, à une ville qui a le vent, l'air n'est pas le même avec ou sans.

Le vent déplace l'air et les objets, alors que le souffle traverse l'air et les objets.

Le vent existe, Al se trompe.

C'est le vent qui s'est arrêté.

Le souffle ne s'arrête pas, mais il diminue lorsque le vent diminue.

Les rues du quartier sans limite ont des noms d'oiseaux, la rue de la mésange, la rue du rouge-gorge, la rue du pivert, la rue de la corneille, et beaucoup d'autres, mais seuls ceux qui habitent le quartier se souviennent de ces noms, les autres ne les retiennent pas, dès qu'ils changent de rue ils oublient le nom de la rue précédente, alors si quelqu'un rend visite à une personne du quartier sans limite, on lui donne rendez-vous, toujours au même endroit, au tout début du quartier, au bout de la rue des merles, sur une toute petite place, elle s'appelle la place du chemin.

Mais depuis l'arrêt du vent ce quartier a changé, on connaît la limite, il suffit de regarder les arbres, si un arbre bouge à moitié la limite est au milieu, si un arbre bouge et qu'un autre ne bouge pas, la limite est entre les deux arbres, tout passe par les yeux, il faut beaucoup regarder, il faut voir ce qui est invisible. Pour voir le vent qui a disparu, il faut chercher celui de l'autre ville qui existe toujours.

Si le ciel est gris dans la ville d'à côté, la séparation du bleu et du gris est la limite. S'il est bleu dans les deux villes, il faut chercher d'où naissent les nuages de la ville voisine, où ils s'arrêtent, l'endroit où la frontière des ciels se fait. Ou encore, la frontière de la pluie, car il ne peut pas pleuvoir dans la ville des hauteurs, son ciel bleu ne fait tomber d'eau, c'est une ville qui se dessèche.

Le quartier sans limite ne peut plus porter son nom puisque la frontière entre la ville des hauteurs et l'autre ville est visible, tout le monde peut l'identifier depuis que le vent s'est arrêté, alors ce

quartier n'est plus lui-même, les habitants du quartier ne pourront plus dire qu'ils habitent le quartier sans limite, et comme personne d'autre qu'eux ne connaît les noms des rues, personne ne comprendra de quoi ils parlent, lorsqu'ils diront où ils habitent.

les yeux dans les yeux

Tous les lundis à 15 heures Juliette ouvre la porte de son appartement, elle descend jusqu'aux boîtes à lettres, pour ouvrir la sienne et prendre son courrier.

Lorsqu'elle les monte, elle expire tous les deux pas, elle inspire les deux pas suivants. Elle commence par expirer. Elle se demande comment il est possible d'expirer l'air qu'elle n'a pas encore. Elle se répond que cet air, elle l'avait quelque part ailleurs que dans les poumons. Elle expire le plus d'air possible, puis elle inspire, grâce à ça elle monte les escaliers plus vite. Mais lorsqu'elle les descend, une question la ralentit, la question du pourquoi, pourquoi fait-elle ça, car elle s'arrête pour y réfléchir mais elle n'a jamais la réponse, elle n'a jamais su pourquoi seulement les lundis, elle va continuer à se demander, elle se posera cette question encore et encore.

Juliette voit les marches plus hautes dès qu'elle prend des enveloppes dans sa main droite. Une lettre n'est jamais lourde, ce n'est pas le poids qui est un problème, c'est la hauteur des marches qui augmente. Pour Juliette, s'il y a trop de lettres, chaque marche devient d'une taille infranchissable. La main gauche est faite pour ouvrir les portes, elle les pousse, elle les tire, elle appuie sur les poignées.

Une fois toutes les lettres dans son appartement, elle les pose les unes à côté des autres sur sa table. Et puis elle réfléchit. Celle qui sera ouverte en premier sera celle qui doit l'être. Comment elle décide, elle seule le sait, mais elle décide, ce n'est jamais du hasard.

Aujourd'hui la première lettre annonce que de l'argent lui sera pris. La deuxième que de l'argent lui sera rendu. La troisième est une invitation pour un mariage, elle la déchire. La quatrième lui dit de rendre un livre à la bibliothèque, qu'elle a depuis trop longtemps. La cinquième ce n'est pas une enveloppe, c'est une carte postale, la photo est celle d'un immeuble, le sien, et de l'autre côté c'est écrit Juliette et son adresse, son numéro d'appartement, le 403 de la rue Marthe, cette carte postale n'est pas signée mais il est écrit : tu me diras bonjour et tu me diras au revoir.

C'est la première carte postale qu'elle reçoit, elle l'avait attendue toute sa vie.

Elle s'allonge sur son lit, sur le dos, elle la regarde, l'image de son immeuble.

Plus elle approche la carte de ses yeux plus elle comprend un détail, elle se voit à la fenêtre de son appartement, elle fait un signe de la main, elle voit Juliette qui dit bonjour à Juliette.

l'une et l'autre

Sid n'a jamais été attaquée par aucun rapace ou aucune petite pointe venant du ciel, ni ses yeux, ni son crâne. Rik lui chuchote ça, elle prononce les mots le plus bas possible pour que madame Isa n'entende pas, mais plus on parle bas plus il faut du souffle, c'est une vérité, alors Rik est essoufflée, elle a du mal à parler, elle a comme couru un kilomètre le plus vite possible, ça lui fait un point de côté.

Et de toute façon Sid ne répond pas, c'est pour ça que Rik arrache un petit bout de son cahier, pour écrire que lever les yeux vers les rayons du soleil est possible, qu'il n'y a pas de pointes ni de rapaces, et que les rayons du ciel ne sont pas pointus, même s'il faut parfois plisser très fort les yeux lorsqu'on les regarde.

Sid a lu le petit bout de papier qui a le dos blanc, il est prêt à recevoir l'encre de la réponse, Sid écrit qu'elle ne lèvera jamais les yeux, et que c'est plutôt Rik qui ne devrait plus jamais regarder vers le ciel, sauf si elle veut avoir les yeux crevés.

Rik et Sid se connaissent depuis qu'elles ont cinq ans, et depuis ce jour elles ne parlent que de regard, que de haut et de bas, de terre et de ciel.

Sid dit que le sol n'attaquera jamais personne.

Rik dit que c'est le ciel qui n'attaquera jamais personne.

Sid a peur du ciel.

Rik craint le sol.

Un jour Sid a été malade, en plein hiver, avec une fièvre sur le front, des frissons, un nez très coulant, on lui a dit que l'air était trop froid pour elle, et que l'air venait du ciel, qu'il fallait protéger sa tête avec un bonnet, et que ses yeux auraient pu devenir des glaçons aveugles.

Un jour Rik est tombée sur le sol, elle courait pour revenir dans la classe, elle était la dernière à rentrer, elle allait être grondée, elle courait si vite que ses jambes n'ont plus suivi le reste de son corps, elle est tombée sur la joue droite, elle a râpé le bitume sur un grand nombre de centimètres, sa joue s'est transformée en surface très rouge, il y a eu du sang, elle a eu mal, il y a eu tout ce que Rik ne voulait pas.

Depuis ce jour Rik se méfie du sol, elle ne veut pas marcher sur une chose glissante ou trébuchante qui piégerait ses jambes, qui déjà parfois se piègent elles-mêmes, quelque chose qui pourrait donner une chute. Alors que Sid regarde au maximum à l'horizontal, jamais plus haut.

En fait, lorsque Sid est toute seule, dès que Rik disparaît, elle lève la tête, et ne pense plus aux rapaces ni aux pointes, elle plisse les yeux, comme a dit Rik, puisqu'elle l'a écoutée, elle la croit, c'est juste qu'elle ne veut pas lui dire.

La vérité, c'est que Sid comme tout le monde a vu le nuage.

Madame Isa parle de l'heure, la journée se termine, arrive la dernière minute de l'école avant de revenir demain, puis la dernière seconde, et puis c'est le moment de sortir.

Rik et Sid partent ensemble, Nour regarde Sid sortir de la classe, en plein dans les yeux, Sid se demande pourquoi, pourquoi elle.

Dans la rue Rik et Sid marchent ensemble, elles habitent deux maisons collées l'une à l'autre, au bout de cent pas Sid demande à Rik si Nour la regarde encore, et Rik parle d'amour. Mais Sid ne veut pas entendre ça, elle ne veut parler d'aucun amour. Rik lui dit que c'est vrai, c'est l'amour de Nour qui sort de ses yeux, et qui entre dans ceux de Sid.

Sid s'arrête d'un coup, elle crie à Rik de se taire, mais Rik ne se taira jamais, Rik est une personne qui parle, une personne qui n'aime pas se taire. Elle continue à parler de l'amour, en disant que l'amour est vrai et qu'il n'est jamais faux.

Sid marche à nouveau, elle va faire vingt pas, puisque dans vingt pas le trottoir est vieux et plein de petits graviers, plein d'une poussière épaisse. Vingt pas sont faits, Sid se baisse, elle ramasse une poignée de ces graviers poussiéreux et lui jette en plein visage.

Rik met ses mains devant son visage mais trop tard, la poussière est entrée dans ses yeux, ça pique, elle frotte et ça pique encore plus.

Sid est déjà partie en courant, sa maison est toute proche. Rik ne la poursuit pas, car elle a peur de la chute en plein dans la poussière dangereuse, elle lui crie qu'elle ne verra jamais le nuage, mais Sid s'enferme chez elle et regarde par la fenêtre, Rik sonne à sa porte.

Sid n'entend pas ce que Rik dit car les fenêtres cassent les paroles en petits morceaux, elles en font une bouillie qui n'est pas compréhensible.

Rik a la gorge abîmée, écorchée, elle est pleine de feu à force de crier, alors elle entre dans sa propre maison, elle appuie sur les boutons du téléphone, pas n'importe lesquels et pas dans n'importe quel ordre, elle met le téléphone sur son oreille, ça sonne, une voix dit allo, c'est celle de Sid, Rik lui dit : le nuage tu le regardes le nuage tu le vois le nuage n'est pas son ombre le nuage est le nuage.

Ça raccroche, Rik refait le numéro, ça sonne, ça ne répond pas, elle recommence, ça ne répond pas, elle recommence encore, six fois de plus, toujours pas de réponse, elle arrête d'essayer, elle parlera à Sid demain, toute la journée elle lui parlera du nuage, toute la journée elle lui dira tout ce qu'elle doit lui dire.

disparition

Un jour Paul a eu besoin d'une boîte en carton, dessus il a écrit : billes de verre. Il l'a mise sous son lit.

Mais dans cette boîte il n'y a aucune bille de verre, il y a des billes de plastique, toute petites, des billes jaunes, elles vont dans un pistolet aussi en plastique, qui est dans la même boîte, seul Paul connaît son contenu, toutes les autres personnes pensent qu'elle contient des billes de verre.

Un jour il a tiré une bille de plastique sur son pied, il a eu un tout petit bleu, il a eu mal, et n'a jamais recommencé.

Paul veut des petites billes vertes, il n'en trouve nulle part.

Mais tout à l'heure madame Isa a parlé de couleurs, elle a dit que le jaune et le bleu faisaient du vert. Paul ne savait pas, maintenant il sait, et ça veut dire une chose très précise, une bille jaune peut devenir verte si elle touche du bleu.

Mais du bleu, il est difficile d'en trouver, il n'y a pas de bleu chez Paul, ses parents ont toujours dit : la personne qui fera entrer du bleu chez nous, elle le paiera de sa peau.

Paul réfléchit.

Il trouve.

La fenêtre de sa chambre donne sur la rue des violettes, elle est au premier étage, en face du parc des bosses, et sur la route des voitures passent, parmi ces voitures il y en a parfois des bleues, il suffit d'attendre, de tirer dessus, et de descendre chercher la bille qui aura touché ce genre de voiture, cette bille sera devenue verte, Paul en est certain.

Il ouvre la fenêtre, il tourne la manivelle pour baisser le volet, il laisse seulement cinq centimètres ouverts, il a mesuré avec une règle, cinq c'est le chiffre qu'il aime le plus au monde, cinq centimètres permet tout juste de voir, en dessous de cinq centimètres la vision n'existe plus.

Les billes jaunes sont dans le pistolet, Paul attend les voitures.

Grise, rouge, grise, verte, noire, blanche, grise, noire, bleue, il tire, il entend un petit bruit, pac, un claquement minuscule, la voiture continue son chemin, il attend, une nouvelle voiture bleue, il tire, ça touche, il attend, il recommence, il tire encore et ça continue. Il n'a plus qu'une seule bille à tirer, il appuie sur la gâchette, cette voiture bleue freine et s'arrête, un homme sort et regarde partout autour de lui, il regarde vers son immeuble, vers la fenêtre de Paul, il le voit mais l'homme ne peut pas le voir, il remonte dans sa voiture, en faisant des gestes qui ont beaucoup de force, sa portière claque, et la voiture repart, les pneus crissent.

Paul a peur, il tremble, assis sous sa fenêtre, dos au mur.

C'était la voiture de la colère, c'était la quinzième bille, il n'en tirera pas une de plus, parce que trois fois cinq c'est sa multiplication préférée, c'est la plus belle, la seule qui devrait exister.

Donc il met son bonnet vert, son manteau vert, ses chaussures vertes, il descend dans la rue pour chercher les billes. Elles devraient être sur la route ou sur le trottoir. Paul est quelqu'un qui voit très bien, il n'a pas besoin de lunettes, il peut voir la plus petite des fourmis, alors il peut très bien voir des billes de six millimètres.

Ce qu'il cherche ce sont des billes vertes, elles ont changé de couleur puisqu'elles ont touché les voitures bleues. Sauf qu'il ne voit rien, aucune bille, rien n'est vert, aucune petite sphère, il regarde dix mètres à gauche, dix mètres à droite, sur l'autre trottoir, partout, il n'y a rien.

Ni vert ni même du jaune. Il vient de comprendre qu'il n'aura jamais aucune bille verte, il aura seulement un bonnet vert, des chaussures vertes et un manteau vert.

Paul range le pistolet dans le carton, il l'a acheté dans une brocante au pied de son immeuble, on lui a dit qu'il était trop petit pour avoir un pistolet comme ça. Il a répondu qu'il était grand, mais qu'il avait une maladie qui le rendait petit, ce n'est pas vrai mais on l'a cru, alors on lui a vendu le pistolet, avec des billes jaunes.

Aujourd'hui il a compris que les billes vertes ne peuvent pas exister, que lorsqu'elles sont prêtes à devenir vertes, comme les quinze billes qu'il a tirées, alors elles disparaissent.

Il est impossible qu'une bille disparaisse, mais il est encore plus impossible qu'elle soit verte, alors finalement elle disparaît. Ce qui est le plus impossible est toujours ce qui gagne.

maison double

Kim peut allumer l'ordinateur car elle a des doigts pour ça, et même sans un seul elle pourrait le faire. Ce n'est pas la question, la vraie question est celle de l'autorisation. Elle n'a pas le droit d'allumer l'ordinateur. Sa mère ne veut pas, son père ne veut pas non plus. Elle pourrait y voir des choses, elle pourrait parler à des individus à qui il ne faut pas parler, c'est ce qu'ils disent. Quelles choses et quels individus, Kim ne sait pas, on ne lui a pas dit exactement, des choses dangereuses et des individus dangereux.

Elle appuie quand même sur le bouton, il faut un code, elle le connaît, un jour elle a regardé derrière l'épaule de son père, elle a vu sur quelles touches il appuyait, le code : pirouette. Elle n'a jamais entendu sa mère, son père ou sa sœur prononcer une seule fois ce mot.

Ça marche, elle clique sur le renard, une page s'ouvre, c'est internet. Kim n'a plus qu'à écrire quelque chose. Elle écrit : comment avoir le droit d'aller sur internet. Il y a cinq milliards quatre-cent-vingt millions de résultats qui s'affichent. Elle ne pourra jamais tout lire, pourtant il faut tout lire pour tout savoir, alors elle ferme la page internet.

Les aiguilles de sa montre sont deux bonhommes, elle les regarde, elles disent que dans trente minutes son père sera dans la maison.

La grande sœur de Kim a mis un jeu dans l'ordinateur. Dans ce jeu il faut construire une maison, il y a des personnages, il faut les

faire manger, les faire dormir, leur faire regarder la télévision, les faire travailler, les faire discuter ensemble. Sa sœur a sauvé sa partie, elle s'appelle : la maison la plus belle. Kim clique dessus, elle attend un peu, et puis la maison apparaît, dans cette maison des personnes se déplacent, elles se lavent les mains, elles s'assoient, elles se lèvent, elles restent immobiles, elles vont dans la cuisine, elles changent leurs vêtements, elles parlent, elles sont en colère, elles sont contentes, elles se provoquent, elles mangent, elles dorment.

Il y a beaucoup de monde dans cette maison, et Kim ne sait pas quoi faire, elle ne sait pas vraiment comment on joue. Finalement elle trouve une idée, elle va faire mourir tout le monde, toute la maison de sa sœur, car elle ne veut plus voir un seul mouvement, elle veut juste voir la maison et rien d'autre.

Kim cherche comment faire mourir, elle ne trouve pas. Elle clique mille fois dans la maison, dans les coins, sur le sol, sur les personnages, sur les objets, sur les toilettes, sur les couteaux de cuisine, rien ne marche, il est difficile de faire mourir.

Kim a oublié de regarder sa montre et son père est rentré comme tous les soirs, il y a une minute, à 18h30, il est juste dans son dos. Il la regarde cliquer, il n'a fait aucun bruit, ou alors c'est Kim qui n'a rien entendu, car de son corps il n'y a que ses yeux et ses mains qui existent en ce moment.

Il dit : Kim tu as dépassé les limites et tu es foutue pour de bon, cet ordinateur aura un nouveau mot de passe, ta mère le saura, ta sœur le saura, je le saurai, mais toi tu ne sauras rien, ce mot de passe sera très compliqué, très secret, impossible à retenir pour toi Kim et ta tête trop petite, tu appuieras sur le bouton mais l'ordinateur demandera le mot secret, le grand secret de l'ordinateur, le grand secret de notre maison, et tu ne sauras jamais le secret.

C'était la dernière fois que Kim cliquait sur la maison des immortels, la dernière fois qu'elle ratait de les faire mourir, la dernière fois de toutes, elle essaiera de trouver le nouveau code secret mais les secrets sont toujours des choses très secrètes.

toutes les couleurs

Un problème ne concerne qu'une seule personne, il faut toujours se rappeler ça, un problème appuie sur la paroi d'un seul crâne à la fois, pour y entrer ou pour en sortir, tu penses que deux têtes n'en sont qu'une seule, tu penses que séparer les têtes n'est pas possible, tu crois que je peux avoir ton problème, tu penses que nos têtes ne sont pas séparées, tu crois que nos têtes sont collées, et qu'il n'y a qu'une seule tête pour nous deux, l'erreur est grande, et cette erreur est la tienne, maintenant le problème tu ne vas plus en parler, moi je dis qu'il faut les lumières, je dis qu'il faut éclairer la pièce pour tout le monde, une ampoule par tête, une seule tête par ampoule, nous danserons, chacun dansera, et chacun pensera à son propre problème sous sa propre ampoule, chacun mangera des chips avec sa propre bouche et personne ne mettra une chips dans une autre bouche que la sienne propre.

Ces paroles viennent des parents de Lili, elles se sont arrêtées car la sonnette vient d'être actionnée par un homme et une femme, ils sont venus avec Raph, ses deux frères, des bouteilles et des fleurs dans les mains, ils habitent dans la maison d'à côté.

C'est Lili qui ouvre, elle ne dit pas bonjour, elle dit : regardez ma robe qui a cent-mille fleurs. Raph dit que cette robe a toutes les couleurs possibles du monde. Son père lui dit de se taire et dit à Lili qu'elle doit commencer par dire bonjour avant de parler de sa robe, parce que c'est le départ de la vie, parce que le poisson est sorti de l'eau lorsqu'il a pu dire bonjour, sans dire bonjour on ne peut pas respirer, on ne peut que s'étouffer d'avoir la tête sous l'eau.

Raph ne parle plus, ses parents entrent, ils disent bonjour, et Raph tend sa main à Lili, il l'ouvre, un caillou tombe dans celle de Lili. Elle le regarde, et avant de fermer la porte elle le jette dehors le plus fort possible, elle dit qu'elle ne veut aucun caillou chez elle, et que les frères de Raph ne pourront pas voir sa chambre car ce sont des inconnus.

Raph suit Lili dans sa chambre, elle a deux chips dans une main, c'étaient les deux plus grosses du paquet, elle dit à Raph de choisir une d'entre elles, en disant qu'une des deux craquera plus que l'autre, et que chaque craquement est fait de milliers de bruits secs, plus il y a de ces bruits dans une chips plus elle est meilleure.

Raph répond qu'il sait déjà tout ça comme tout le monde.

On frappe à la porte de la chambre, alors ils mettent les chips dans leurs bouches, ils croquent, celle de Lili a craqué plus fort.

Lili ouvre la porte, Rose, Ali et Claire entrent, trois personnes de plus, ces trois personnes ont chacune une chips dans la main. Lili demande de faire attention aux craquements. Les trois chips sont mises dans les bouches, ça craque, celle de Rose a craqué très fort, plus fort que celle de Lili, Rose a reçu énormément de bruits.

Tous les cinq se regardent, ils attendent, ils ne savent pas quoi dire, alors Claire dit à Rose que sa chambre est bien. Ali répond qu'il est d'accord, Rose dit oui, Raph ne dit rien.

Puis Ali explique que ce soir il y a une fête, que cette fête est sous leurs pieds, à l'étage du dessous, qu'ils sont actuellement assis sur une fête, et qu'ils peuvent même marcher sur la fête s'ils le veulent. Alors ils se lèvent, ils marchent partout dans la chambre, ils marchent sur la fête, ils la piétinent, ils l'écrasent de leurs poids, ils sont cinq poids légers, mais cinq fois du léger ça fait du lourd. Ils sautent, ils courent, ils tapent le sol, ils crient, ils font tout pour aplatis la fête.

Et puis, ils descendent les escaliers pour voir comment c'est, pour voir le résultat, pour enfin savoir à quoi ressemble une fête écrasée.

Ce qu'ils voient ce sont leurs parents et leurs frères et sœurs. La sœur d'Ali, le frère et la sœur de Claire, les deux frères de Raph, la sœur de Rose. Ils sont soit plus petits soit plus grands, ça dépend, ils ne sont pas entrés dans la chambre de Lili. En ce moment tout le monde est devant la grande table, on mange des cacahouètes, des chips ou des gâteaux, tout le monde mâche.

Ça ressemble à ça : les personnes parlent de choses qui n'intéressent personne, mais tout le monde fait oui de la tête, les paroles glissent sur les oreilles, aucune parole ne pénètre nulle part, elles ne sont pas fortes, elles flottent dans l'air, elles restent sur place au lieu de partir en ligne droite.

Petit à petit les paroles sont de moins en moins nombreuses, on n'entend presque plus rien, et puis plus rien du tout, les yeux entrent les uns dans les autres, ceux qui ont faim mangent, et c'est tout.

La fête est aplatie, la technique a fonctionné, Rose, Ali, Raph, Lili et Claire sont les cinq aplatisseurs.

Ils sont heureux de leur aplatissement.

Mais après trente secondes de silence à peine, le père de Lili boit un verre de vin, un autre, et encore un, et puis il dit très fort, en faisant durer le mot très longtemps : allez. Il allume la musique, il éteint les lumières normales, il allume des lumières spéciales de toutes les couleurs.

Lili n'est pas camouflée, pourtant sa robe a les mêmes couleurs que les lumières.

Tous les parents dansent, ils sautent partout dans la pièce, la musique traverse l'air.

L'air est une chose qui ne se laisse pas voir.

Et dans l'air, la lumière est invisible.

Les musiques ont des paroles : tout le monde traverse ce qui brille, pourvu que ce moment dure, ça peut durer toujours, ça peut briller

encore, il suffit d'une minute pour tomber amoureux, tes yeux disent l'amour, enroule-moi de ton regard, il n'y a rien comme l'amour, les miracles existent, un clignement d'œil n'est jamais assez long, la nuit nous sommes des amoureux, parle avec des mots roses, le cristal de ta voix perce ma peau, mon cœur explose, la réponse à mes rêves est le rose, la douleur comme du tonnerre, des nuages dans tes pas de danse, laisse ton cœur choisir, c'est facile d'avoir un cœur, laisse-moi sortir, une lettre est toujours remplie de larmes, mais cette nuit est précieuse, elle hypnotise le jour, elle casse les miroirs, elle sauve le soleil, le monde comprendra le jour, car il brille depuis si longtemps, danser dans la grande nuit, oublier tout le jour, les pièges sont mes amis, les graines de l'espoir ont besoin d'essence, le temps des mensonges est arrivé, il est sur les genoux, il supplie de jouer avec lui, jouez avec moi et je vous donnerai tout, le matin coupe les maisons en deux, l'étincelle du matin fait le feu, les yeux dans le ciel, tu me fais vivre, seul je ne peux rien, je suis froid de l'intérieur, je ne tiens plus sur mes pieds, mais le jeu commence, l'amour de mes orteils réchauffe mon cœur, tu me donnes la nuit tu me donnes le jour.

Toutes les chansons du monde contiennent des choses sur l'amour, il n'existe pas de chanson sans amour.

Mais Rose, Ali, Raph, Claire et Lili n'ont pas entendu ça, ils ont mangé beaucoup de chips, ils ont beaucoup de sel en eux. Il y a longtemps ils étaient dans l'océan, c'est le père de Raph qui le dit, les poissons sont les animaux les plus salés qui existent, et nous, la

moitié de notre corps est faite de sel. Raph a répété ça à madame Isa un jour, elle lui a répondu de se taire et de ne plus parler de la journée entière.

Tous les cinq viennent de remonter au premier étage, ils sont dans la chambre de Lili, ils ont fermé la porte pour ne plus rien entendre des chansons. Avec eux il y a leurs six frères et sœurs, car Lili finalement veut autant de monde que possible dans sa chambre. Ils sont donc onze, il n'y a jamais eu autant de personnes dans cette chambre, il y a vingt-deux oreilles et vingt-deux pieds, ils entendent toujours autant les chansons.

Lili leur crie le plus fort possible d'aplatir les nuls du dessous.

Ils sautent, courent, aplatissent le sol, pour que la fête soit plus plate qu'un horizon, ils veulent briser les chansons, mais cette fois-ci rien ne fonctionne, ça continue, la musique est même plus forte, et les parents rient encore plus.

Les enfants se regardent, Ali veut faire un jeu, Claire aussi, personne d'autre ne le veut, les autres ne veulent rien d'autre que le silence.

Lili sait comment le faire, c'est sa maison, elle connaît la boîte interdite qui se trouve dans le sous-sol, avec un interrupteur gris dessus, ce genre d'interrupteur est toujours trop haut, il faut toujours mettre les pieds sur un tabouret pour l'atteindre.

Avant de descendre l'escalier, Lili dit aux autres enfants : vous êtes voyants mais je vais vous rendre aveugles.

Elle est au plus bas de la maison, elle a de la terre battue sous les pieds, c'est la terre de la planète Terre.

Elle monte sur une caisse en bois, elle baisse l'interrupteur et tout s'arrête, la musique, la lumière, il n'y a plus aucun bruit.

Sauf qu'en remontant l'escalier du sous-sol, elle tombe sur son père, il lui dit qu'elle est malade de faire péter les plombs, il lui demande de le regarder, elle ne le regarde pas, il la tape d'une gifle, il dit que ça sera deux gifles si elle recommence, trois si elle recommence encore, il lui dit : toi tu es mauvaise, tout est mauvais en toi.

Il repousse le levier vers le haut, les lumières de couleurs s'allument de nouveau, elles ont des petits moteurs qui les font tourner dans le silence.

Mais l'appareil qui fait la musique ne s'allume plus du tout, il est détruit de l'intérieur.

Alors tout le monde regarde Lili, elle est au milieu du salon, les parents appellent leurs enfants sans la quitter des yeux, et puis chacun reprend ses affaires, et chacun s'en va. Le père de Raph lève sa main devant Lili pour lui faire peur, celui de Rose la traite de débile.

Tous ces gestes, tous ces mots, ce sont des rayons qui vont tout droit vers Lili.

Il n'y a plus aucune parole, une personne ouvre la porte pour sortir, c'est exactement à ce moment que Lili crie le son le plus aigu qu'elle peut crier, puis elle lève un pouce vers le haut en regardant les autres enfants.

Devant ce cri il y a vingt visages, vingt fois zéro réponse.

Ceux qui n'habitent pas cette maison en sortent.

La nuit est froide, tout le monde se disperse dans la ville des hauteurs, chacun rentre chez soi, il n'y a aucun bruit ni aucune musique, et s'il n'y a pas de musique, alors il n'y a pas d'amour.

sur place

Cet homme est couché sur son lit lorsqu'il n'est pas debout. Sa radio le réveille à 6h30 tous les jours. Aujourd'hui l'alerte a été donnée, l'alerte est rouge, la tempête est là, elle a commencé cette nuit, elle est forte, elle abat des choses, des tuiles sont arrachées, des arbres sont déracinés, des personnes sont blessées, il ne faut pas mettre la tête dehors.

Il est vrai que l'extérieur de la tête est dur, mais il est aussi vrai que l'intérieur est mou et fragile, si un objet lourd tombe sur l'extérieur, c'est l'intérieur qui s'abîme. On le sait car existe une machine pour voir dans l'intérieur des crânes, une machine qui peut montrer ce qui se cache derrière les parois d'os.

Il ne s'assoit jamais.

Sa casquette est jaune.

Un jour il a essayé une casquette bleue, à peine sur sa tête il a senti une grande colère, il l'a découpée en morceaux minuscules avec des ciseaux. Quelqu'un lui avait conseillé de porter du bleu, en disant que le bleu irait avec sa chemise en jean bleu, mais ça n'allait pas du tout, le bleu ne va pas avec le bleu. Depuis ce jour il n'écoute plus personne, il mettra toujours une casquette jaune avec sa chemise bleue.

Il a dix casquettes jaunes, il a dix chemises en jean.

Ses pantalons sont noirs, ses sous-vêtements sont noirs, ses chaussures aussi.

Les vêtements sont une peau qui ne transpire pas.

La tempête est grande mais la radio dit que les photos des satellites montrent un petit endroit sans nuages, tout le vent passe autour de cet endroit, toute la pluie, tous les nuages sauf un tout petit, rien ne bouge, la tempête touche toutes les villes sauf celle des hauteurs. Ceux qui s'occupent des satellites disent qu'ils ne comprennent pas, ils disent qu'ils ne savent pas quoi dire.

Les casquettes ont des visières qui cachent le ciel. C'est ce qui arrive à cet homme, il voit toujours le ciel en jaune, car il penche toujours la tête vers l'avant, pour lui le ciel ou le plafond c'est le jaune de sa casquette.

Il ouvre ses volets pour voir la maison de Pam, il la regarde mieux que d'habitude, il essaye de comprendre ce qu'elle a de particulier, il réfléchit pendant une heure, et il comprend, alors il dit, à haute voix, pour lui-même : à la fin de la journée ce sera terminé, et enfin je partirai de la ville.

Cet homme dit toujours qu'il s'en ira et qu'il ne verra plus personne, il dit ça depuis toujours, tout petit il le disait déjà, mais il n'est jamais parti, il vit toujours au même endroit, il se lève à 6h30, ce qu'il dit sur son départ a toujours été faux.

Ce qu'il dit sur le reste des choses est parfois vrai, mais personne ne peut croire une personne qui a tant prononcé de paroles fausses, alors personne ne le croit. Il n'en sait rien, il ne se rend pas compte, mais il sait une chose, c'est qu'on ne lui répond presque jamais lorsqu'il parle, et les centaines de fois où il a annoncé son départ, on ne lui a jamais dit qu'il serait regretté.

franchissement

Les bords de la ville sont dangereux, on risque de passer la limite, et de passer du ciel bleu avec un seul nuage au problème de la tempête, il ne faut qu'un seul pas pour que le désastre se passe. C'est madame Isa qui explique tout ça.

Elle dit que les éclairs sont une sorte d'électricité qui existe uniquement dans le ciel, elle ne tombe jamais sur la terre mais sur les arbres et les maisons, parfois c'est grave, parfois les éclairs tuent, ils tuent les arbres mais aussi les gens, un éclair ne pourrait pas tuer la terre, mais les gens ne sont pas faits en terre.

Elle dit que tout ça est logique, ce qui est logique est facile à retenir.

Elle demande de répéter : ne pas s'approcher du bord de la ville.

Tout le monde répète parce que tout le monde écoute madame Isa, à ce moment précis c'est la personne la plus écoutée de toute la ville.

Raph regarde Ali, puis chuchote quelque chose à son oreille, Ali fait oui de la tête.

Ils répètent tous de ne pas s'approcher du bord, ça fait déjà dix fois mais ça continue, madame Isa leur demande un par un, la phrase est répétée encore et encore.

C'est l'heure de la récréation, Ali demande à Raph si c'est toujours d'accord, il dit qu'ils ont seulement quinze minutes, et qu'il faudra courir très vite.

Raph répond oui, et tous les deux sautent par-dessus la barrière de l'école, là où se trouvent des buissons.

Les buissons sont de petits arbres qui cachent les choses.

Ils arrivent au bord de la ville, au bout de la rue des pâquerettes, juste à la limite, il suffit d'un seul pas pour entrer dans la tempête, dans l'eau transportée par le vent immense, au milieu des tuiles qui tombent, et des éclairs qui sont l'électricité du ciel.

Ils se regardent, ils comptent, trois, deux, un, zéro, ils font un pas pour passer la limite.

Le bruit de la tempête est plus grand qu'un bruit d'avion, il pleut une piscine entière par seconde, ils comptent cinq secondes dans leurs têtes, ils ne pensent pas survivre, mais ils survivent, ils font un pas en arrière pour repasser la limite, ils sont au sec.

Aucune tuile n'est tombée sur eux, aucun tronc d'arbre ne les a tués mais ils ont reçu mille kilomètres par heure de vent dans le visage, cinq piscine d'eau sur le corps chacun, ils ont senti leur mort, ils ont vu leur propre enterrement, ils étaient déjà sous la terre.

Maintenant il faut revenir, ils se dépêchent, ils passent dans les buissons, personne ne les aperçoit.

Mais ils n'ont jamais été aussi trempés, alors dans le couloir madame Isa leur demande ce qui s'est passé. Ali répond qu'ils étaient derrière le buisson et qu'un homme leur a envoyé un très grand ballon rempli d'eau en plein sur eux, que ce ballon était rouge et qu'il a explosé, et l'homme a dit en le jetant : petits vilains vous êtes tout petits.

Raph dit que c'est vrai.

Ce qui est vrai c'est ce qui est dit.

Elle les emmène chez le directeur.

Le directeur a un tapis dans son bureau, personne ne doit marcher dessus, ce tapis est vert, et comme les chaises sont sur le tapis, alors personne ne s'assoit jamais.

Chez un directeur, de toute façon, on reste debout.

Il leur dit : pour l'instant vous avez un problème moyen, si vous marchez sur ce tapis vous aurez un grand problème que vous ne pourrez pas résoudre, un problème qui vous coûtera l'avenir, vous avez pensé à votre avenir, vous avez certainement des idées à ce sujet, toutes ces idées disparaîtrons si vous marchez sur ce tapis,

voilà vous allez me parler de votre avenir, j'écouterai chacun de vos mots.

Ali et Raph ont pensé à l'avenir oui, ce soir est-ce qu'ils pourront faire du vélo et jouer à des jeux, est-ce que passer la limite de la ville leur interdira les jeux, leur avenir c'est ce soir.

Ils le disent au directeur.

Il attend, il réfléchit, il regarde son ordinateur et tape sur le clavier, il note quatre numéros de téléphone, celui de chaque parent d'Ali et de Raph.

Il demande à Ali : qui veux-tu que j'appelle. Il répond qu'il faut appeler sa mère. Alors le directeur appelle son père, ça sonne, son père répond, le directeur dit : monsieur, je suis le directeur, votre fils est le garçon le plus bête de l'école, venez le chercher immédiatement. Il raccroche.

Il pose à Raph la même question, Raph répond son père, alors le directeur appelle sa mère, il dit au téléphone : madame, moi le directeur je vous dis que votre fils est fou, il finira dans un asile.

Vous êtes trempés, vous le resterez jusqu'à la fin du jour, voilà ce que je dis, voilà comment je parle, ce n'est qu'un début, faites bien attention sinon vous aurez la fin de mes paroles, une fin est toujours pire qu'un début.

C'était la dernière phrase du directeur, maintenant il regarde Ali et Raph, un par un, quelques secondes chacun.

Ils sortent, ils retournent dans la classe de madame Isa, elle est en train de faire une leçon sur le rhume, elle explique que rester mouillé fait le rhume, que lorsqu'on ne fait pas ce qu'il faut dans la vie le rhume arrive, lorsqu'on se sauve le rhume nous rattrape, on ne peut jamais fuir le rhume.

Les vêtements d'Ali et Raph sont pleins d'eau mais ils ne sentent pas l'humidité, puisque leurs pensées sont sèches.

Le rhume est un excès d'humidité dans le nez.

Seules les pensées les plus sèches peuvent le combattre.

L'eau coule de leur vêtements jusqu'au sol, ils pensent à un désert, à un énorme radiateur, ils pensent à la soif, à la poussière, à tout ce qui n'est pas de l'eau.

Rien ne sèche mais pour eux ce n'est pas le jour du rhume, c'est le jour de la belle tempête dangereuse.

passage

Lise depuis longtemps reste chez elle.

Elle a peur.

C'est ce qu'elle dit.

Elle habite au bord de la ville, elle regarde la maison d'en face depuis ce matin.

La maison est à moitié dans la ville des hauteurs, à moitié dans l'autre ville dont il ne sert à rien de donner le nom.

Pour qu'une lettre arrive jusqu'à cette maison, il faut mentionner les deux villes sinon elle est perdue.

Cette maison a été construite par deux personnes, il y a des dizaines d'années, tout l'extérieur est recouvert d'un carrelage bleu, de tout petits carreaux bleu ciel, les petits carreaux des vieilles piscines.

Les deux personnes qui l'ont construite venaient chacune d'une ville, et aucune ne voulait quitter la sienne, elles disaient : moi je suis née dans cette ville et j'y dormirai toujours. L'autre répondait : moi aussi.

Mais ils voulaient vivre dans la même maison, alors ils l'ont construite entre les deux villes, elle est coupée par la frontière qui passe exactement au milieu de leur lit.

Ces deux personnes sont mortes il y a vingt-cinq ans, leur enfant ne pouvait pas vivre seul dans cette maison, il ne s'en sentait pas capable, il fallait être deux pour y vivre.

Leur enfant a vendu la maison.

Pam et Sam l'ont achetée.

On demandait toujours à Pam : de quelle ville es-tu. Et pareil à Sam. Ils disaient vivre dans les deux villes. Ils disaient : notre adresse est double, et ce qui se passera pour l'un, il se passera l'inverse pour l'autre.

Aujourd'hui, si Pam regarde dehors par une fenêtre, elle voit un beau ciel, si beau qu'il est bleu. Si elle regarde par une autre fenêtre, elle voit le désastre de la tempête.

Et Lise, d'en face, peut voir d'un côté de la frontière une moitié de maison qui est comme d'habitude, et de l'autre côté une moitié de maison qui est plongée dans la tempête. Elle voit aussi Pam passer d'un côté et de l'autre, son visage dans une fenêtre, puis dans une autre, et ainsi de suite.

Toutes les maisons que Lise connaît ont leur toit entièrement recouvert de tuiles, mais la moitié de cette maison n'en a presque plus, elles sont en train d'être arrachées, elles sont emmenées dans les airs et retombent sur le sol où elles se brisent, sur les voitures qu'elles

abîment, elles tomberaient sur les têtes des gens si les gens sortaient de chez eux, elles les tueraient de leur vitesse et de leur poids.

À cause des tuiles qui manquent, l'eau entre dans la maison aux petits carreaux bleus, et cette eau ne peut pas rester dans une seule partie de la maison, rien ne l'empêche de se disperser dans l'autre moitié, elle coule partout sur le sol.

Lise ne voit plus Pam faire des allers ou des retours, elle la voit sortir du côté de la ville des hauteurs, l'eau coule dehors lorsqu'elle ouvre la porte de l'entrée. La ville d'à côté inonde la ville des hauteurs car il existe dans cette maison un passage d'une ville à une autre, c'est la maison spéciale, c'est la seule maison de la ville qui peut faire ça, c'est la seule qui est deux mais une seule, c'est la seule qui fait passer la pluie d'une ville à l'autre, c'est la maison aux petits carreaux bleus.

C'est la maison-piscine.

Lise pense que la moitié de la maison va s'envoler à cause d'une tornade, elle montera dans le ciel comme un oiseau pour voler plus vite qu'un avion, et puis la tornade s'arrêtera, la maison retombera si vite qu'elle explosera en touchant le sol, elle s'éparpillera comme une piscine dans laquelle on met de la dynamite, elle pense que toute la rue sentira le chlore, et Lise aime l'odeur du chlore, c'est son odeur préférée, mais elle ne peut plus aller à la piscine à cause

de la peur, elle peut seulement faire vingt pas dans la rue sans avoir peur, et vingt pas de Lise font dix mètres.

Mais elle ne voit pas de tornade, car il n'y en a pas, la moitié de maison ne s'envole pas, elle continue seulement à perdre ses tuiles, l'eau entre encore dans le toit, et ressort par la porte d'entrée.

Pam est dehors, sous la ville au ciel bleu, elle a une photo dans la main qui montre Sam.

Elle regarde l'eau couler, la rue qui était si sèche a maintenant une petite couche d'eau, Pam saute dessus à pieds joints, elle saute et saute encore, en sautant elle fabrique une petite pluie à ras du sol, c'est la seule pluie du monde qui ne demande ni parapluie ni capuche.

Pam crie qu'il pleut dans la ville, elle crie que le vent reviendra grâce à sa maison aux petits carreaux bleus.

C'est vrai, la maison-piscine est le passage secret de l'eau et à l'intérieur de l'eau il y a toujours du vent, Lise ouvre la fenêtre et lui répond ça.

Lise referme cette fenêtre, elle n'avait jamais parlé à Pam alors elle tremble, elle ferme les rideaux, elle attend, elle regarde l'horloge, il est 13h00, les minutes passent, il est 13h15.

Ça fait quinze minutes, Lise a quinze crayons dans sa trousse, elle a quinze billes, elle a quinze puzzles de mille pièces, elle a quinze mille pièces de puzzle.

Il est 13h20, elle regarde entre ses deux rideaux, par une ouverture exactement de la taille d'un œil, elle voit Pam debout au milieu de la route, Pam lève sa main pour lui dire salut.

Lise referme ce rideau.

Elle compte jusqu'à quinze, elle ouvre encore le rideau, Pam est collée à la vitre, elle crie : tu ouvres sinon je casse ta fenêtre avec ça. En même temps elle lève sa main pour lui montrer un marteau.

Lise recule jusqu'au fond de sa chambre, elle est dos au mur, elle ne peut plus bouger, ça tape et la vitre casse, elle voit des bouts de verre tomber sous le rideau, le marteau tombe aussi, et Pam entre.

Elle s'avance vers Lise et lui dit : attention, il y a du verre dans ta chambre, je suis venu te dire ça, tes pieds nus ne peuvent pas marcher sur les bouts de verre parce que la peau est tendre, la peau est un million de fois plus tendre que le verre, il suffit d'un seul morceau pour que le sang coule, tu ne veux pas d'une flaque de sang chez toi, alors tu dois rester loin du sol, monte sur une chaise, reste sur cette chaise assez longtemps, et lorsque le verre aura disparu tu en descendras, tu viendras me voir de l'autre côté de la rue et je t'apprendrai à casser les vitres, je t'apprendrai la vraie peur.

Pam n'attend pas de réponse, elle ressort de la chambre par la fenêtre.

Lise ne respire presque plus, elle a tout écouté de Pam, elle attend sur une chaise avec un crayon dans la main droite, elle le casse en deux morceaux et les jette par terre.

Un crayon, soit on s'en sert, soit on le casse.

Lise ne se sert pas des crayons.

Pam est retournée chez elle et regarde l'intérieur de sa maison qui finira par moisir, des champignons rongeront les murs, et tout s'effondrera si elle ne fait rien. Alors elle pousse toute l'eau qui reste vers le dehors, avec ses mains, elle est à genoux et elle chasse l'eau, elle essaye.

C'est difficile alors Pam décide de prononcer une formule : l'eau tu n'es que du ciel humide, tu disparaîtras comme tu es venue, quitte ma maison petit liquide, sors de ma vue armée de gouttes, que le chaud et le sec remplace le froid et l'humide.

Si la formule fonctionne le sol séchera tout seul en moins d'une minute.

Si la formule ne fonctionne pas il ne séchera pas.

Elle attend une minute, sa montre fonctionne très bien, une des trois aiguilles avance une fois par seconde, elle compte jusqu'à soixante.

Le sol n'a pas du tout séché.

Elle doit continuer à pousser l'eau de ses mains mais elle ne tient plus sur ses genoux, elle n'a plus la force alors elle s'allonge sur le dos sur le parquet, l'eau entre dans ses vêtements jusqu'à sa peau. Elle sent aussi le vent qui vient de l'autre ville, il passe dans le toit, il se déplace autour d'elle, le vent est si fin qu'il peut passer sous son dos qui est plus gelé que le gel.

Lise ne voit pas tout ça, comment pourrait-elle voir à travers les murs.

Une personne assise sur une chaise ne peut pas traverser les murs.

Ni aucune autre personne.

Pam sent les rayons de l'autre ville autour d'elle, ils rebondissent contre les murs, contre le sol et le plafond, ils sortent par la porte.

Ils grondent un long moment, Pam est trop fatiguée pour regarder sa montre mais elle sait ce qu'est la longueur.

D'un seul coup plus rien ne gronde.

La tempête est terminée.

Les rayons s'adoucissent.

Lise finalement se lève de sa chaise, elle met des chaussures pour s'approcher de la fenêtre sans se couper les pieds. Elle voit le nuage avancer au milieu du ciel bleu, elle voit aussi d'autres nuages qui entrent dans la ville.

Le petit nuage va dans un sens, les autres nuages vont dans l'autre sens, le plus petit vient de disparaître dans tous les autres.

Par la fenêtre cassée Lise reçoit du vent sur le visage et dans les cheveux.

Un vent qui pourrait faire tomber la neige s'il allait jusqu'aux nuages.

Le voisin de Lise apparaît, elle le voit toujours sortir à 13h55, il a une casquette jaune, il a les mains dans les poches, il est debout sur la route, il regarde vers la ville voisine. Le premier de tous les flocons tombe sur la visière de sa casquette, et puis d'autres, et sa casquette devient rapidement blanche.

C'est mardi, il est 14h00, il neige, Lise a froid, les morceaux de verre ne coupent pas les chaussures, un crayon est cassé, la maison-piscine est humide, Pam est allongée sur le dos au milieu des

rayons, il manque la moitié du toit, la neige tombe, elle entre dans la maison de Pam, le ciel remue à nouveau, le vent est là, ça n'aurait pas dû arriver, c'est arrivé quand même.

il suffit de trois mots

Madame Isa explique quelque chose : le ciel a eu des problèmes mais il ne faut pas en parler, il est interdit de dire que le ciel s'est bloqué, il ne faut pas dire ce qui s'est passé, il faut laisser mourir les images, abandonner les derniers jours dans les hauteurs, regardez bien dehors, il n'y a que la neige, il n'y a pas de ciel, vous ne pouvez rien dire sur ce qui n'existe pas, dites seulement que le gris est la vraie couleur.

Maintenant, elle demande à Kim de réciter le poème du chien, madame Isa dit que ce poème est la seule chose qui doit exister aujourd'hui, elle dit encore que la neige n'est pas une chose car elle ne vient de nulle part, elle n'a rien à voir avec le ciel, elle se fabrique toute seule au milieu de l'air, la moitié de la neige monte et l'autre moitié tombe, nous ne voyons que celle qui tombe, il vaut mieux ne pas comprendre.

Elle fait signe à Kim, qui commence le poème.

Les branches des arbres clairs

Et

Dak vient de couper Kim avec une phrase : la neige c'est le ciel. Dak ne parle presque jamais, d'habitude lorsque madame Isa lui demande quelque chose il ne répond pas.

Aujourd'hui il a parlé très fort, c'est la première fois que madame Isa lui demande de se taire, il répète quand même sa phrase, alors elle lui demande d'arrêter mais il répète encore.

Elle donne la consigne à tout le monde de se boucher les oreilles, et Dak a le devoir de se taire pour toujours.

Alors il crie sa phrase le plus fort possible, puis il se tait, c'était la dernière fois.

Kim doit recommencer le poème depuis le départ.

*Les branches des arbres clairs
Et tous les printemps d'hiver
Entendent l'arrivée vélocé
Du chien fait de peau et d'os
Qui avance avec secousse
Au milieu des feuilles rousses*

Dak n'aime pas ce poème, en très grandes lettres il écrit le mot moche sur son cahier, avec un feutre noir. Sur la feuille d'après il écrit le mot laid. Et sur la suivante le mot vilain.

Il arrache ces trois feuilles de son cahier, il les pose côte-à-côte sur sa table, madame Isa lui pose des questions à propos de ces feuilles, elle demande ce que c'est, pourquoi il a fait ça, qu'est-ce qui est moche,

mais Dak ne répond pas, il regarde la neige tomber, il n'écoute pas,
ça ne l'intéresse pas de répondre, il ne veut pas expliquer.

la froideur

Kazimir est le copain de Dan mais il va dans l'école de l'autre ville, il habite à la limite, dans le même immeuble que Dan, il a juste à traverser la plaine pour arriver dans son école.

Ses parents lui ont dit que lui, Kazimir, leur fils, passera la frontière deux fois par jour, une fois pour partir, une fois pour revenir, et qu'un jour arrivera, dans plusieurs années, où il ne la passera qu'une seule fois, alors il ne reviendra jamais et tout le monde pourra dire que Kazimir est parti.

Tous les matins et tous les soirs il croise Dan sur la plaine, le matin ils partent chacun de leur côté, le soir ils rentrent ensemble chez eux. Parfois Kazimir n'entend pas Dan car il a une oreille qui ne marche pas, elle est là sur le côté de sa tête mais rien n'y entre.

Kazimir est resté chez lui toute la journée à cause de la tempête, il a tout vu de sa fenêtre, il a vu la plaine remuée par le vent et la pluie.

Il a eu un rêve la nuit dernière, il était debout les pieds nus dans la neige, c'était une neige bizarre, il marchait dedans pour se diriger vers une statue, une tête sur des épaules et un torse, il s'approchait pour voir qui c'était, mais une fois devant la statue il se rendait compte que son visage était lisse. Un visage ne l'est jamais, alors il se disait que ce visage-là n'était pas un visage, car un visage a toujours des reliefs, une bouche, des yeux, celui-ci était blanc comme la neige et tout plat. Et puis Kazimir regardait ses pieds, qui n'étaient pas entourés par de la neige, il marchait sur une sorte

d'éponge pleine de mousse blanche, une éponge très haute, comme un nuage, à un kilomètre du sol, il ne pouvait pas sauter de l'éponge à cause de sa hauteur, il ne pouvait pas y échapper, mais finalement, il se demandait pourquoi en partit, puisqu'il y trouvait un canapé rose, et que sur ce canapé il pouvait s'asseoir pour regarder au loin.

Kazimir a tout retenu de ce rêve, c'est le plus vrai qu'il a fait de sa vie.

Il décide de descendre les cinq étages, il n'a pas de chaussures, il n'a pas de chaussettes, juste un pantalon avec un pull noir, celui avec l'arc-en-ciel, c'est le plus beau de tous les pulls, c'est celui qu'il avait dans le rêve.

Kazimir est maintenant à cinq centimètres de la neige, il inspire et saute dedans les deux pieds en même temps. Il a de la neige jusqu'aux mollets, le froid entre sous sa peau, passe dans son sang et remonte par les jambes jusqu'à son ventre.

Petit à petit Kazimir sent de la douleur dans les orteils, ce n'est pas du tout comme dans le rêve, mais la neige n'est pas de la mousse. Il baisse la tête pour regarder son pull, il voit l'arc-en-ciel, les couleurs. Il essaye de les faire descendre de ses yeux jusqu'à ses pieds, pour enlever la douleur, car la couleur est le contraire de la douleur. Il sait aussi que le sang est rouge, il sait qu'un sang bleu est un sang qui est froid, alors il cherche la couleur entre le rouge et le bleu, il y a le orange, le jaune, le vert, et pile au milieu c'est

le jaune, alors il fixe cette couleur, il ouvre les yeux au maximum pour faire entrer le plus de jaune possible.

La nuit approche, mais il n'existe pour Kazimir que le jaune de l'arc-en-ciel et la couleur de ses pieds qu'il ne connaît pas encore, il la connaîtra lorsque le jaune aura agi, et là il verra ce qu'il doit voir, il verra ses pieds comme il ne les a jamais vus, des pieds gonflés par la neige, car la neige contient de l'air qui entre dans les tout petits trous de la peau. C'est un air qui fait gonfler le corps, cet air ressort toujours ou presque toujours lorsque la neige est quittée, et le corps dégonfle.

Lorsque le ciel est une plaque grise et que les flocons tombent, il n'y a pas d'arc-en-ciel, partout dans le monde c'est la même chose, sauf aujourd'hui, parce que Kazimir a fait l'arc-en-ciel des neiges grâce à son pull qu'il aime.

point sur la situation

La neige recouvre les villes avec une grande vitesse.

Elle attire tous les yeux mais elle fait tout oublier, elle dissimule ce qui s'est passé, elle cache les jours.

Les lieux pleins de débris sont recouverts comme ceux qui n'en ont pas.

Les rayons de la neige sont plus forts que tous les autres.

Mais la neige disparaît.

Elle peut être arrachée par l'air et par la terre.

La ville des hauteurs n'a pas de débris, mais elle a des choses à cacher, car le ciel a été fixe, le vent est parti puis revenu.

Il ne faut rien en dire, il ne faut plus en parler.

Tout ça n'est plus visible nulle part mais scellé partout en chacun.

Tout le monde se souviendra du ciel et de la tempête.

La frontière entre les villes réapparaîtra lorsque la neige aura disparu.

D'un côté les débris.

Et de l'autre aucun.

Le ciel arrêté reviendra dans les mémoires.

Il ne les avait pas quittées.

Le vent peut donc s'arrêter à tout instant, chaque jour il faut se demander s'il envoie des choses dans le visage, s'il fait bouger les feuilles mortes et les cheveux.

Ce qui arrive, même une seule fois, peut recommencer.

Une chose disparue peut toujours revenir, il n'existe aucune disparition.

de la main à la main

Sous un réverbère une petite fille avec des mouffles déplace de la neige, elle recommence encore et encore pour construire un petit mur de neige, il a l'épaisseur de la brique, et la même froideur.

Anne regarde tout ça, elle pense qu'un mur de neige est une erreur, elle pense que c'est un radiateur de froid, un objet qui rendra l'air encore plus froid, alors elle s'en va, elle marche un peu et frotte un banc avec sa manche de manteau, elle s'assoit dessus.

Elle a l'impression d'être guidée par quelque chose, elle se demande quoi et elle trouve, c'est de la pomme de terre, le guide est l'odeur de frites qui entre dans son nez.

La pomme de terre a une force en elle, et chaque frite a la force d'une pomme de terre entière.

Près d'ici une boutique vend des frites et des sandwiches, une broche tourne, il y a de la viande sur la broche, des frites dans de l'huile, des néons accrochés au plafond.

Anne se lève et va jusqu'à la boutique, elle met ses lunettes de soleil, des lunettes très sombres, très noires, elle demande des frites et du sel, beaucoup car elle sent que son corps a perdu le sel.

Un corps sans sel n'est pas un corps.

Les néons percent les lunettes de soleil, Anne ferme les yeux, le vendeur de frites ne sait pas que ses yeux sont fermés, il ne connaît pas leur couleur, il ne voit que les lunettes. Anne donne un billet au vendeur de frites, elle dit que ce billet était pour Pam, cet argent devait être échangé contre des fleurs, mais les fleurs n'ont pas de sel, il vaut mieux garder l'argent pour les choses salées.

Elle s'en va, elle a enlevé un gant pour manger les frites dans la rue du diamant. C'est la seule rue de la ville qui ne contient aucune maison, c'est la rue la plus calme, la plus brillante, la plus vide. Tout au bout de cette rue se trouve l'étoile fixe, celle qui ne bouge jamais, soit elle se montre, soit elle se cache derrière les nuages, mais elle ne bouge jamais.

D'un côté il y a un mur, de l'autre côté aussi. Derrière un des murs il y a le parc du château, le tout petit château de la ville des hauteurs, il y a eu un roi peut-être ou une reine, ou ni roi ni reine, il n'y a pas de trône alors comment savoir. Anne ne sait pas ce qui se trouve derrière l'autre mur, il est très haut, et il est impossible de voir à travers les pierres. Elle colle son oreille mais n'entend rien, elle ne saura jamais.

Grâce aux frites elle peut escalader un mur, elle a juste assez de force pour un seul, elle choisit celui du château, car son parc n'a pas de lumière, c'est le petit mur du petit château, elle peut passer par-dessus, arriver de l'autre côté, elle glisse un peu mais elle grimpe, elle est déjà au sommet, elle saute de l'autre côté, elle tombe

dans la neige et perd ses lunettes, elle passe ses mains sur le sol, elle ramasse ses lunettes, elle les remet devant ses yeux.

Un corbeau est perché sur une branche, sur la longue branche d'un arbre mort, il sert ses ailes, il est tassé sur lui-même, sa tête est presque rentrée dans son corps, son plumage est noir sur le dessous, il est blanc de neige sur le dessus, il regarde Anne avec beaucoup de froid en lui.

Elle avance vers le fond du parc, c'est une petite forêt avec des arbres sans feuilles, ils ont assez de branches pour faire un mur de branches.

Anne est au milieu de ces arbres, il n'est pas possible de voir sans lumière, et dans une totale obscurité les lunettes de soleil n'ont plus rien à cacher, alors elle les enlève. Et lorsqu'il n'y a rien à voir, les lunettes ne sont plus des lunettes.

Elle ne peut ni voir, ni être vue.

Elle entend, elle peut être entendue.

Ses pas dans la neige envoient du bruit, alors elle arrête de marcher, comme elle ne bouge plus, les bruits qui arrivent jusqu'à elle ne sont pas les siens, ce sont soit des bruits normaux de forêt, soit des bruits anormaux, elle ne sait pas faire la différence.

Le bruit normal est celui qui vient d'où il doit venir.

Elle veut enfoncer sa pensée dans le silence mais les petits bruits continuent, la neige des branches tombe sur le sol, elle attend la durée nécessaire jusqu'à la survenue du silence.

Il n'y a plus de bruit lorsqu'il n'en existe plus qu'un seul, c'est celui qui s'appelle le dernier bruit, c'est le bruit du silence pur, c'est celui de notre propre cœur.

Anne, justement, entend son cœur.

Elle est debout, les mains dans les poches de son manteau, la lune n'est pas visible, la neige s'est arrêtée.

C'est le moment de sortir l'objet qui est dans sa poche gauche, un jour une femme lui a dit : Anne, avec cette cuillère je me suis tenu dans le silence du cœur, je l'ai plongée dans la neige la plus froide, j'ai mangé de cette neige grâce à la cuillère, maintenant c'est à toi de l'avoir, tu t'en serviras une seule fois sinon tu vivras le malheur, et tu devras la donner à la prochaine personne, tu choisiras cette personne, ce sera la bonne.

Anne a cette phrase exacte dans sa mémoire, elle ne veut rien rater de ce qu'il faut faire, elle sort la cuillère de sa poche, elle la tient fort pour qu'elle ne tombe pas, pour qu'elle ne soit pas mangée par la nuit.

Elle s'accroupit, prend une cuillère de neige, se lève, elle écoute son cœur, elle la met dans sa bouche.

Elle sent la nourriture de glace plus froide que le froid.

Maintenant, elle donnera la cuillère à une personne qui doit entendre le silence.

À partir du silence pur tout existe, c'est le bruit des bruits.

Elle ne voit rien, elle allume la petite lampe de son téléphone pour voir ses pas dans la neige, elle va les suivre pour revenir dans la rue du diamant, ce soir l'étoile ne brille pas, ce soir la rue du diamant n'est pas la rue du diamant.

Anne a dépensé toute la force des frites pour passer le mur, il est difficile de recommencer, mais dans ce sens elle peut grimper sur une pierre, puis une autre, il suffira d'une petite force pour le faire.

Elle longe le mur avec sa lumière, elle arrive aux deux pierres. Elle enlève un peu de neige de la plus grosse, elle lit : Anne. Son amour l'a gravé pour elle, ça fait si longtemps, son prénom Anne, et puis un cœur, elle lit le mot, elle regarde le cœur, elle se souvient mal, elle ne sait pas se souvenir des choses de l'amour, il reste seulement la pierre, Anne, et le cœur.

La rue du diamant est entourée de ses deux murs, la neige ne tombe plus, mais son épaisseur sur le sol est très grande, tant de neige en si peu de temps, les pas font un bruit de laine douce.

Anne retrouve la lumière, celle qui vient seulement des ampoules et pas du ciel ni de la terre, la moindre ampoule est forte comme un soleil, elle remet ses lunettes noires.

Elle se dirige vers la rue des mûriers, chez Pam, c'est tout proche, elle sonne.

Pam ouvre la porte, elle porte une robe rouge, une très belle robe, elle a un parfum de sucre, elle a les cheveux les plus beaux. Elle dit : je t'attendais, ma maison est cassée.

Anne répond : je sais.

Elle sort la cuillère de sa poche, elle lui explique tout.

Pam ne répond rien mais prend la cuillère, Anne lui dit que sa robe est belle, et que la personne qui porte une robe rouge est toujours celle qui est la plus seule.

Pam referme la porte tout doucement.

Anne s'en va, elle n'est pas pressée de retrouver sa chambre, elle n'est pas pressée de retrouver son lit, car elles s'endort mal, elle

dort très peu, elle ne sait pas dormir, elle ne peut s'endormir que lors d'un instant très court qui ne dure qu'une minute, si elle le rate elle ne dort pas de la nuit, elle reste allongée les yeux ouverts, dans sa chambre presque noire, elle regarde sur le côté vers le mur, elle pense à ce qu'elle peut faire, elle peut se lever, elle peut sortir dans la rue pour crier, elle peut jeter son oreiller par la fenêtre, elle peut sonner chez son voisin pour demander de l'aide, pour lui dire : aidez-moi je vais mourir de ne pas dormir, faites-moi dormir, faites-moi voir le sommeil, permettez-moi de le regarder dans les yeux.

Pour l'instant elle retourne à la boutique de frites, elle dit au vendeur que les frites ne sont pas assez salées, elle en veut d'autres, elle veut autant de sel que de frites, elle ne veut pas de sauce, elle veut que la frite craque sous ses dents, elle veut briser des grains de sel avec ses molaires.

Le vendeur recouvre les frites de sel, elles fument, elles sont blanches et chaudes.

Anne met une frite dans sa bouche, il y a tant de sel que sa langue brûle, elle savait que ça arriverait, et c'est ça qu'elle voulait.

Il est 18h45, elle a mangé deux barquettes de frites et plus de sel que jamais.

Elle pourrait rentrer chez elle et dormir, mais dormir si tôt ce n'est pas possible puisque la minute de l'endormissement, la seule qui

existe pour Anne, arrive toujours entre minuit et une heure du matin, parfois juste après minuit, parfois juste avant une heure, parfois pile entre les deux.

Elle décide d'aller dans un endroit de la ville qui ne ressemble à aucun autre, c'est un endroit où l'infini existe, parce qu'elle veut penser à tout le sel de sa bouche et penser à l'infini exactement en même temps, de cette façon elle pourra sentir l'infini du sel.

Il suffit de trouver la rue du moulin et de marcher un peu vers la partie la plus haute, là où se trouve la source de l'eau, elle sort de la terre à un endroit précis, personne ne sait grand-chose sur cet endroit, personne ne veut savoir.

Anne a évité cette rue toute sa vie, mais ce soir elle est dedans, elle s'approche, elle entend le bruit dont on lui a parlé. C'est un bruit continu, on dit qu'il ne s'arrêtera jamais.

Pendant le jour il vient de l'eau, ça se voit.

Durant la nuit, il n'est pas possible d'en être certain.

La nuit c'est un bruit qui n'a pas d'image, il fait des tunnels dans les personnes qui l'entendent.

Il est possible de s'en approcher en allant jusqu'au parapet de pierre, juste au bord de l'eau, mais l'eau est invisible.

Anne est contre le parapet, elle sent un creux en elle, c'est l'infini qui s'ouvre, elle n'a plus le goût du sel, il ne reste que le tunnel, elle a l'idée de se jeter dans l'eau, elle veut passer le parapet pour finir dans le flux liquide.

Mais elle n'est pas sûre que ce soit de l'eau, il y a le bruit, mais les oreilles ne sont que de petits morceaux de corps troués, ce n'est rien d'autre que deux tuyaux qui entrent dans la tête. Comment de petits tuyaux pourraient-ils dire une seule chose vraie.

Anne se demande tout ça, elle se pose les questions des vraies choses, elle fait attention aux questions, c'est nécessaire sans ça les oreilles avec leurs petits tuyaux prennent les décisions. Mais les oreilles ne posent pas les questions, Anne sait ça, elle le répète, elle le dit dans sa tête, elle parle pour elle-même, et plus elle parle plus elle quitte le parapet, plus elle le lâche des mains, elle recule et le bruit sans image devient petit.

Il faut préciser quelque chose : il y a le bruit et les petits bruits. Les petits bruits sont dans le bruit, les petits bruits ne tuent personne, mais le bruit, le vrai bruit, le bruit sans les images, celui-là, il peut tuer.

Anne quitte la rue du moulin, elle n'y reviendra plus jamais, que ce soit dans le jour ou dans la nuit, parce c'est trop dangereux, le parapet n'est pas assez haut.

Elle cherche Claire, elle veut expliquer tout ça à la petite Claire, la petite fille aux moufles, elle veut lui dire de ne pas s'approcher de la rue du moulin, elle va tout lui dire à propos du bruit, la difficile vérité.

Anne revient où il faut, là où Claire construit le mur de neige, sous le réverbère qui est si puissant. Il n'y a pas qu'un seul mur mais quatre murs de neige, un cube de neige sans couvercle.

À l'école on apprend qu'il existe un cube qui contient une lumière aussi forte que celle d'un soleil.

Mais personne ne peut regarder dans un cube fermé, alors personne n'a vu, et personne ne verra, personne ne peut vérifier que c'est vrai.

Tout ce qui peut être vu par Anne maintenant, c'est que Claire n'est pas là, si elle n'est pas là c'est qu'elle mange, elle connaît Claire, elle sait qu'à 19h30 on mange chez Claire, on peut manger du poulet, des pommes de terre aussi, de la purée, pourquoi pas des haricots, et pourquoi pas du pain, le pain est un aliment qui fait des miettes, les miettes craquent seulement si l'on appuie dessus assez fort, sinon elles ne craquent pas.

Il est difficile pour Anne de penser au repas de Claire, de savoir que le bruit existe dans la rue du moulin, il est difficile pour elle de rester debout, difficile de retourner chez elle, il sera impossible d'ouvrir une porte avant demain matin, les lunettes de soleil empêchent tout

juste l'accident, une veine de sa tête pourrait claquer sans elles, elle met la capuche de son manteau sur sa tête, il y a la chaleur dans cette capuche, c'est l'inverse d'une paroi de glace, elle s'allonge sur le banc, sur son banc préféré, celui qu'elle a frotté avec sa manche, elle fera tout pour dormir, elle ne bougera pas avant sept heures, et puis se lèvera pour aller chez elle, c'est ce qu'elle a décidé, elle n'a aucune raison de changer d'avis.

le jour demandé

À 19h30, chez Claire, on ne mange plus, le repas est déjà terminé, Anne fait erreur, à cette heure-ci on se regarde, les trois enfants qui sont Claire, sa sœur et son frère, sont assis sur le canapé, leur père est dans un fauteuil, leur mère dans un autre fauteuil.

C'est l'heure de la question, le père et la mère prononcent la question exactement en même temps : qu'en est-il du jour.

Ils demandent ça tous les soirs, à la même heure, et chaque enfant doit répondre, trois enfants, trois réponses, l'enfant le plus petit d'abord, puis celui qui est moins petit, et enfin le plus grand, l'ordre est la sœur, le frère, et puis Claire.

Le jour est flou.

Le jour est proche.

Le jour n'a pas commencé.

Ce sont les trois réponses.

Plus personne ne parle, même pas un mot, ni un petit mouvement de tête, ni un oui, ni un non, pas de réponse, et ça dure, et ça devient trop long pour être supporté, alors Claire donne un coup de coude à sa sœur, et sa sœur fait pareil à son frère. Ils se lèvent tous les trois, pour voir si leurs parents réagissent, mais ils ne disent rien, alors les enfants se déplacent jusqu'à l'escalier qui mène aux chambres,

et leurs parents les suivent du regard, ils montent l'escalier si haut que les parents ne les voient plus.

Claire dit à sa sœur et à son frère que la nuit sera une fleur, et que pour cueillir une fleur il faut être très habile, sinon la fleur perd sa couleur à l'instant même où on la touche, tous ses pétales tombent sur le sol et deviennent de la poussière.

le domaine de la nuit

Les mains se tiennent l'une et l'autre, elles resteront ensemble si les choses sont vraies, il faut la main d'une autre personne, c'est la chanson qui le dit, celle que Jan écoute dans son bureau. Il pense à la main d'Hélène, alors il se dirige vers la chambre, il ouvre la porte et il la voit, dans le lit, Hélène qui dort et qui respire, Jan voit et Jan entend. Il s'approche d'elle, il prend sa main, c'est une main endormie de sommeil, une main qui ne se ferme pas sur celle de Jan. Devant cette main qui ne se ferme pas Jan s'en va, il sort de la chambre, il ferme la porte sans la claquer, il ne faut pas réveiller Hélène qui dort, Hélène qui de sa main a fait venir Jan, Hélène qui de sa main l'a fait partir.

La porte est fermée mais Jan reste devant, il se dit qu'elle a peut-être entendu la porte, et peut-être qu'elle se réveille enfin, alors il entre encore, il regarde de nouveau Hélène, elle dort, on dirait qu'elle dort, elle n'a pas bougé, son souffle est celui d'une endormie, elle dort vraiment, encore et encore.

Jan est dans le couloir, les pieds nus sur la moquette, il pourrait aller dans le parking du sous-sol, il pourrait démarrer sa voiture pour la conduire dans la neige et dans la nuit, car il aime conduire dans la neige, il sait conduire sur la route glissante, il pourrait conduire jusqu'aux deux grands arbres côte-à-côte, et tourner à gauche dans la rue de la belle, il irait jusqu'au milieu de la plaine, il entendrait le bruit de neige sous ses pieds, il sentirait la dureté de la terre sous la neige, il attendrait en plein centre, il écouterait la nuit.

Il voudrait faire tout ça, mais il ne peut pas laisser Dan et Nina, Hélène est trop fatiguée pour s'occuper d'eux. Aujourd'hui Hélène a dit une seule phrase : je n'ai plus le souffle, je n'ai plus les poumons. Jan a répondu non, ce que tu dis ne va pas, les poumons sont partout, tu es Hélène, tu as le souffle et les poumons, dis que tu as le souffle. Hélène n'a pas répondu aux paroles de Jan, elle s'est endormie encore.

Jan pense à ça, il se voit dans le parking, un néon est allumé au-dessus de sa tête, il éclaire sa voiture rouge, mais il ne conduira pas sa voiture ce soir.

Des semaines et des semaines avec Hélène dans le lit, Hélène qui se lève seulement quelques minutes, Hélène qui parle de son souffle et de rien d'autre.

Jan pense à elle, il va dans son bureau, il écoute la chanson qu'il écoute tous les jours, toujours la même.

Sur son bureau il y a des papiers avec des chiffres, des symboles, ce qui se passe est écrit dessus, Jan veut expliquer ce qui existe, il dit : autour de nous se passent des choses, ces papiers le disent, je le dis, je l'écris dessus.

Si on lui demande ce qu'il fait, il répond : moi je fais ça, au fur et à mesure que le monde se fait, petit à petit je le mets sur le papier.

Personne n'a pu en dire quoi que ce soit, Hélène n'a pas compris, personne n'a compris, alors il ne les fait plus lire, il ne veut plus entendre dire que des papiers si clairs ne sont pas compris.

Jan parle tout bas, pour ne réveiller personne. Il chuchote que lorsqu'un rayonnement particulier est le même à remplir tout un endroit, tout un appartement, toute une maison, toute une ville, si chacun envoie ce même rayonnement à chacun alors il n'existe plus qu'une seule sorte de rayon, et quelque chose se coince car il n'y a plus de place pour les autres sortes, ça empêche les mouvements des choses, et les mouvements dans l'air.

Dans ce cas, il existe une seule solution, il faut beaucoup regarder, tourner les yeux vers la nuit, comprendre que le bleu est tellement bleu qu'il en devient noir, il faut que chaque seconde de nuit soit regardée.

C'est la seule manière de débloquer les choses.

Jan a aussi écrit que chaque personne émet un rayonnement qui lui est propre, et qu'il existe une situation où le rayonnement de la personne est bloqué à l'intérieur d'elle-même, cette situation empêche toute traversée de souffle.

C'est ce qui arrive à Hélène, le souffle ne peut plus la traverser, il n'a plus d'effet, alors Hélène dort, la douce Hélène.

Son prénom se trouve sur la couverture d'un cahier, à l'intérieur il est écrit : Hélène tu attendras tant, toutes les secondes et tous les jours, et tu regardes dans tes propres yeux, et tout le noir devant tes yeux est ta propre peau, c'est toi-même que tu vois, ton regard dans tes yeux, tout à l'intérieur de toi, Hélène pour toute lumière tu as tes paupières, pour tout jour tu as la nuit, ta voix est le silence, Hélène avec Hélène, pour juste un mot il te faut un jour, une nuit, et encore un jour, tu dors sans la parole, tu dors sur le lit, le lit touche le sol, tu touches le sol de tes pieds pendant seulement des minutes courtes qui ne sont jamais des heures, il est difficile de sentir le poids du sol, tellement la nuit est grande, le tissu fait ta peau, la peau est tissée, il est impossible de sentir le tissu, il est impossible d'avoir le souffle, ton sommeil n'est que du sommeil, la douce Hélène, les rayons d'Hélène avec les rayons d'Hélène.

Toutes les autres pages de ce cahier sont blanches.

Jan se souvient qu'elle pouvait sentir des choses, maintenant il pense que l'endormie est belle, il pense que l'endormie n'aura pas de réveil, il pense que lui, Jan, n'aura pas de sommeil, que lui, il n'aura que le jour dans la nuit, et le jour dans le jour, et qu'elle n'aura rien sauf la nuit dans la nuit, et la nuit dans le jour.

Et dans le bureau de Jan, on entend très faiblement la chanson qui demande si les choses sont vraies, celle des mains qui se tiennent, il a l'oreille collé à l'enceinte qui fait la musique mais il n'entend presque rien, il ne peut dire ni à Dan ni à Nina qu'il écoute cette

chanson, ils ne doivent pas l'entendre, parce que cette chanson est celle de l'amour pour Hélène, et Jan pense qu'il est secret d'aimer.

Il y a eu un jour sans parole et les voix sont revenues.

Si quelqu'un se tait, il y a une durée où tout le monde autour de cette personne se tait, si plusieurs personnes se taisent, alors il y a une autre durée, plus grande ou plus courte. Il y a deux raisons de se taire, Jan le sait, soit parce qu'il ne faut pas parler, soit parce que le souffle manque.

Le souffle est ce qui traverse les choses et fait jaillir leurs rayons.

Un souffle de problème fait jaillir des rayons de problème.

Samedi Jan a bien vu le ciel s'arrêter, il a bien vu que le souffle manquait, il a écrit des chiffres et des symboles qui en parlent, le dimanche a été invisible, et puis le lundi il n'a plus compris ce qu'il avait écrit.

Ailleurs sur son bureau, au milieu d'une feuille blanche, il est écrit Hélène.

En dessous d'Hélène il y a un dessin du nuage, celui qui est resté plusieurs jours dans le ciel.

On a dit à Jan que la maison de Pam avait été traversée, il sait comme tout le monde que c'est la seule maison de la ville qui est aussi sur le sol de l'autre ville.

Est-ce que pour Hélène quelque chose comme ça pourrait se passer, est-ce que seulement elle pourrait être comme la maison de Pam et ne pas ressembler à Sam le brisé.

Jan réfléchit beaucoup, il ne peut pas dormir, il peut seulement prendre le comprimé blanc, il peut attendre vingt minutes, et en reprendre un deuxième, et un troisième, et encore attendre, il le fait mais rien ne marche, et la nuit continue de le réveiller, la noirceur de l'air entre dans ses yeux pour le laisser sans sommeil.

C'est la lumière du jour qui fait dormir Jan, il est un endormi dans le jour, un endormi qui dort et qui ne peut plus travailler, mais il essaye de devenir un endormi de nuit, il dit : je m'endors dans le jour en pleine lumière, j'ouvre les yeux, si la lumière entre je les ferme, je suis Jan et je m'endors.

Parfois il pense que tout pourrait disparaître, il ne peut pas s'endormir, comment seulement ce serait possible de dormir en pensant une chose pareille.

En quelques jours tout est arrivé, il ne reste presque rien, il s'est passé plus de perturbations que dans tout le reste de sa vie, l'air, la tempête, les voix sans paroles, tout ça ne recommencera jamais,

tout le monde le sait, et que le ciel s'arrête ou non ne change rien pour Hélène, elle est douce dans son sommeil, c'est la personne sans réveil, celle qui traverse les jours et les nuits et qui ne connaît plus la durée.

Les perturbations sont des choses qui se produisent, mais sous ces perturbations il existe un fil tendu, qui n'est que lui-même, toujours le même fil, et ce fil n'est pas visible, mais il existe, et tout suit ce fil comme une flèche, ce fil est dans l'obscurité, mais il guide la lumière, il montre le chemin à la lumière, et la lumière le suit.

Tout ça, c'est Jan qui l'écrit, et parfois il le murmure dans l'oreille d'Hélène, il lui dit de suivre le fil, il lui dit que ce n'est pas la lumière qu'il faut suivre parce qu'elle est fausse, il dit : lorsque l'on voit quelque chose s'arrêter, en fait cette chose ne s'est pas arrêtée, et lorsque l'on voit une tempête, il n'y a en fait qu'un vent doux comme le coton, et les poumons ne disparaissent pas du fil, la lumière ne dit pas les choses, elle ne les montre pas.

Il faut connaître le clair et le sombre, il faut savoir comme ils sont coupés l'un de l'autre, et comme ils existent ensemble, il n'est pas possible de penser l'un dans l'autre, penser dans le jour endort les esprits.

Et c'est pour ça que Jan dors en plein dans la lumière, parce qu'elle ne donne rien à voir, mais la fatigue de la nuit ne le fait pas dormir, elle l'empêche de dormir, alors il prend un comprimé, puis un autre

et encore un autre, mais il s'endort seulement lorsque les oiseaux chantent et que la lumière arrive, ce sont aussi les oiseaux qui lui donnent le sommeil, il se réveille très peu de temps après car son réveil sonne, et dès qu'il se lève il parle à Dan et Nina, il leur dit de regarder dans les ombres, de garder les yeux noirs, de ne pas laisser leurs pupilles s'éclaircir, et juste après ces paroles il retourne se coucher.

Nina ne sait pas quoi faire de ça, et Dan ne sait pas non plus.

Encore une fois Jan ouvre la porte de la chambre, il voit Hélène qui dort, il écoute, il entend son sommeil, l'air qui va et qui vient, il entre, il referme la porte, il attend dans la chambre, il la regarde, elle respire comme toute personne qui dort, elle ne bouge pas.

3h du matin

La nuit fait apparaître des individus qui ne sont pas des individus, des endroits qui ne sont pas des endroits, et des paroles qui n'ont jamais existé. Elle fabrique les choses, il n'y a pas besoin de dormir, il n'y a pas besoin de faire des rêves. Il suffit de rester immobile au milieu de la nuit, et les choses arrivent d'elles-mêmes, les choses naissent dans la nuit.

Le réveil dans le jour montre ce que le jour éclaire.

Le réveil dans la nuit montre la nuit.

Et la nuit annonce ce que sera le jour.

Il vaut mieux laisser la lumière éteinte pendant la nuit, il vaut mieux laisser le centre des yeux s'agrandir, il leur faut de longues minutes, et alors des objets commencent à y entrer, et les personnes entrent aussi, si des personnes se trouvent où l'on regarde.

Mais ce qui compte n'est pas ce qui entre dans les yeux, ce qui compte est ce qui n'y entre pas, ce sont les choses qui comptent.

Les choses sont ce qui attache ensemble tout ce qui existe.

Il y a une heure précise qui est 3h, c'est une heure que Raph voit souvent sur sa montre, il peut la voir dans la nuit puisque sa montre a un bouton qui allume une petite lumière, il l'allume car il se ré-

veille toutes les nuits à 3h, et jusqu'à 4h il ne dort pas, il ne fait pas exprès, il ne peut rien y faire.

Pendant cette heure il regarde la nuit noire, et rien ne touche ses yeux, alors même qu'il les garde ouverts le plus grand possible.

Raph regarde des images invisibles, des images qui ne se regardent pas.

Lorsque Raph dit ça, lorsqu'il dit simplement à des gens qu'il voit les images qu'il ne voit pas, il ne reçoit que du silence, il traverse alors ce silence qui est très grand.

La nuit a un silence aussi, un silence particulier, et c'est grâce à ce silence que les lendemains apparaissent.

Raph est plongé dans la nuit en ce moment, il est 3h30, il a l'image de lui-même, couché sur un tapis roulant qui le fait avancer, sur le dos, de chaque côté de lui il y a des personnes, il y a des pieds, des jambes, et des mains, leurs bras se trouvent le long de leurs corps, juste au-dessus de leurs épaules, une brume cache les visages. Et puis, après avoir vu tous ces corps sans visages, il se retrouve le dos contre de l'herbe, il n'y a rien d'autre que l'herbe verte autour de lui, c'est un désert d'herbe, il a les yeux vers le ciel, et puis la brume se fait moins épaisse, et encore moins, elle n'en finit pas de perdre son épaisseur, et à force de la perdre elle disparaît, il n'y a plus que du bleu, sauf un petit nuage que Raph connaît, il a déjà

vu ce nuage, une voix dit que plus les nuages sont lents plus ils viennent du silence, plus ils vont vite et plus ils viennent du bruit, la voix dit encore que chaque nuage est un ciel, et que chaque ciel contient d'autres nuages et d'autres ciels.

Un ciel qui ne serait que lui-même n'existe pas, on se trompe en pensant que le ciel est fixe, on peut penser ça seulement si le ciel n'est entré en nous que par les yeux, Raph le sait, il va le dire un jour, il en parlera, et personne ne répondra, il dira aussi que dans la nuit tout se déplace, et que la nuit vient toujours avant le jour.

Le ciel qui ne bouge plus est l'illusion la plus bruyante, c'est seulement une image.

Le ciel est toujours derrière l'image, c'est le secret.

Raph a connu ce secret une nuit, entre 3h et 4h, depuis toujours il pouvait dormir toute la nuit, mais depuis cette nuit-là c'est fini, c'était la première fois qu'il se réveillait, il a senti le secret, il était le secret.

Demain si une seule personne parle encore du nuage, il dira que les nuages ont toujours été nombreux.

Il dira qu'il est impossible de compter les nombres qui sont trop grands.

Parce que la plus grande des grandeurs est égale à un.

À 4h les yeux de Raph se ferment, il va dormir quelques heures avant de les ouvrir encore, il se réveillera comme toujours dans une lumière beaucoup trop forte pour un regard, beaucoup trop forte pour le sien.

ce que sont les secondes

Nina dort sur le côté gauche, son poignet porte une petite montre.

Son oreille gauche est posée sur cette montre, elle entend l'aiguille des secondes qui fait tic et tac.

Son oreille droite entend le reste.

Nina écoute chaque seconde de la nuit, elle dort pour les entendre, mais elle ne peut pas les compter.

Dans le sommeil ce qui est entendu va dans un endroit intérieur très fermé.

Ce qui est entendu pendant le jour n'y va pas.

Les secondes endorment Nina, autant qu'elles la réveillent.

C'est la berceuse des secondes.

Une seconde n'est jamais plus forte qu'une autre, ni moins forte, ni plus courte, ni moins courte.

Pourtant certaines secondes rares ont un éclat.

Lorsqu'elle est réveillée, Nina distingue deux sortes de secondes.

Une seconde est plus rebondissante que l'autre, qui est plus sèche.

Deux rebondissantes ne se suivent jamais, ni deux sèches.

L'une assèche le rebond, l'autre rebondit sur le sec.

C'est vrai, qu'on le veuille ou non.

dernier regard

Les herbes de la plaine sont couvertes de neige, elles ont leur couleur, c'est la couleur verte, mais il n'y a que du blanc, c'est un horizon entier d'herbe verte sous le blanc de la neige

Aucun brin d'herbe n'a disparu.

Marie est assise, elle a les mains posées l'une sur l'autre, et des gants gris, une écharpe grise, une veste de velours noire, un t-shirt noir, un pantalon noir.

Elle regarde le soleil qui est en plein devant elle, il se lève, il est orange, comme la neige, elle est blanche mais orange. Marie sent que le rond de lumière se fixe quelque part en elle, elle ferme les yeux, elle voit encore la lumière ronde.

Cette lumière s'estompe, puis disparaît, alors elle ouvre les yeux.

Elle parle pour l'horizon : tu es grand et plat, si loin que la distance entre nous n'existe pas.

Marie connaît l'horizon, elle sait dire ce qu'il est.

Mais l'horizon est une chose qui ne peut écouter aucune parole.

Chaque matin elle lui envoie quand même quelques mots, elle reste assise après avoir parlé, pour une seule raison, pour ne rien entendre.

Elle voit Dan et Kazimir, ils marchent tous les matins et les soirs dans la plaine, puis ils se quittent, même en plein soleil ils ne sont jamais éblouis, parce que l'éclat le plus fort n'est pas celui du jour.

Puis ils partent.

Il ne reste que la plaine, et si on la regarde assez longtemps et assez loin, il est possible d'apercevoir la transparence qui la recouvre, et dans cette transparence il y a toutes les choses qui existent, toutes les choses qui meurent, et toutes les choses qui naissent.

